



HAL
open science

À propos des musulmans et d'Ayudhya (1350-1767)

Gilles Delouche

► **To cite this version:**

Gilles Delouche. À propos des musulmans et d'Ayudhya (1350-1767). Péninsule : Etudes Interdisciplinaires sur l'Asie du Sud- Est Péninsulaire, 2016, 72, pp.5-46. hal-04041601

HAL Id: hal-04041601

<https://hal.science/hal-04041601>

Submitted on 21 Apr 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Gilles DELOUCHE
CERLOM-INALCO

À PROPOS DES MUSULMANS ET D'AYUDHYA (1350-1767)

Les événements souvent sanglants qui déchirent les trois provinces à majorité musulmane¹ dans l'extrême sud de l'actuelle Thaïlande depuis plusieurs décennies ne laissent pas de donner l'impression que l'islam est un corps à la fois étranger et dangereux dans la société thaïlandaise contemporaine ; les activistes qui assassinent, d'ailleurs indifféremment, leurs coreligionnaires et les bouddhistes qui vivent parmi eux, se réclament, comme c'est hélas le cas dans une grande partie du monde, de la guerre sainte. On voit ainsi se développer parmi la majorité bouddhiste du pays des sentiments de suspicion, voire de rejet et de haine, qui ne sont guère dans les traditions d'un royaume réputé pour sa tolérance à l'égard de toutes les religions² et de ceux qui les pratiquent³. C'est à partir de cette simple

¹ Alors qu'en 2010 les musulmans représentaient 4,6% de la population totale du royaume de Thaïlande, ils constituaient 79,3% de celle de ces trois provinces, soit près de la moitié (46,5%) de tous les musulmans du pays. Nous extrayons ces chiffres d'une série de six articles publiés en juillet et août 2010 dans le supplément hebdomadaire du quotidien *Matichon*.

² Rappelons que depuis 1932, date de la première constitution siamoise, le roi de Thaïlande, s'il doit être de confession bouddhiste, est légalement le protecteur de toutes les religions pratiquées dans son royaume ; les représentants des différents cultes sont d'ailleurs associés systématiquement à tous les événements officiels.

³ C'est ainsi, par exemple, que de nombreuses communautés catholiques d'origine vietnamienne sont établies en Thaïlande ; elles y ont été essentiellement accueillies sous les premiers règnes de la dynastie des Nguyễn, alors que les empereurs d'Annam, imprégnés

constatation que nous souhaitons, dans le présent article, tenter de rappeler quelle a été l'influence des musulmans sur l'histoire du royaume d'Ayudhya, qui émerge dans la première moitié du XIV^e siècle et dont les quatre siècles d'histoire disparurent dans les flammes des incendies qui suivirent sa prise par les armées birmanes en 1767.

I. DE LA PROPAGATION DE L'ISLAM EN ASIE DU SUD-EST

1. De l'arrivée de l'islam et de la constitution d'une entité siamoise

Nous semblerons peut-être énoncer un paradoxe, mais il n'est pas inutile de redire que l'islam et les musulmans, avec moins d'impact que dans les siècles suivants, avaient atteint l'Asie du Sud-est et l'actuelle Thaïlande avant que la présence d'une entité siamoise n'y soit attestée ; en effet, si certains documents laissent à penser que ceux-ci seraient apparus dans la Péninsule vers le tout début du second millénaire et peut-être même avant⁴, il faut attendre le début du XIV^e siècle pour voir se constituer, dans le sillage de l'avènement, plus au nord, de la royauté taïe de Sukothai (fin XIII^e siècle), un royaume du Siam, composé, entre autres, d'éléments taïs, infiltrés comme on le sait progressivement en Péninsule indochinoise depuis le IX^e siècle. C'est ce que décrit Louis Finot quand il écrit :

Le mot d'inondation convient mieux peut-être à la marche de cette race singulière qui, souple et fluide comme l'eau, s'insinuant avec la même force, prenant la couleur de tous les ciels et la forme de tous les rivages, mais gardant sous ces aspects divers l'identité essentielle de son caractère et de sa

d'idéologie confucéenne, les considéraient comme des corps étrangers, dangereux pour l'unité de la nation comme pour le pouvoir impérial lui-même.

⁴ Les traces les plus connues sont les bas-reliefs d'Angkor Vat, construit sous le règne de Suryavarman II (1113 ?-1145), où nous trouvons un contingent de soldats désignés sous le nom de « Sayam » dont le vêtement est différent des autres peuples représentés ; cf. CÆDÈS, George, *Les États hindouisés d'Indochine et d'Indonésie*, Paris, De Boccard, 1964, p. 348. Si l'identification des « Sayam » à des taïs a pu être contestée (GROSLIER, Bernard Philippe, « Les Syam Kuk des bas-reliefs d'Angkor Vat », [in] *Orients pour Georges Condominas*, Paris, Sudestasie/Privat, 1981, pp. 107-126) certaines analyses l'identifient bien à une entité siamoise (VICKERY, Michael, *Cambodia and Its Neighbors in the 15th Century*, Asia Research Institute, Working Paper Series n°27, 2004, p. 16) mais il faut encore préciser que, pour ces auteurs, cette entité siamoise ne désignait, à son origine tout au moins, pas tant une entité politique taïe, qu'une entité politique mixte, composée d'éléments khmers, môn, taïs et pearique, et de culture politique très probablement khmère (v. VICKERY, M., « A new Tamnan about Ayudhya », *Journal of the Siam Society*, n° 67, 1979, pp. 123-186).

langue, s'est épanchée comme une nappe immense sur la Chine méridionale, le Tonkin, le Laos, le Siam, jusqu'à la Birmanie et l'Assam⁵.

La manière dont l'islam s'est, au départ, imposé peu à peu dans une grande partie de l'Asie du Sud-est, essentiellement insulaire, ne peut être comparée à cette lente arrivée des Taïs, qu'ils soient d'ailleurs Shans, Siamois, Laos ou autres (XIII^e-XV^e siècles). Nous ne sommes pas en présence d'une immigration de peuples exogènes, mais bien de l'expansion d'une religion au sein de populations autochtones ; c'est d'ailleurs ce qui s'était passé quelques siècles auparavant avec l'arrivée des cultes d'origine brahmaniste⁶ puis du bouddhisme, qu'il s'agisse du Grand ou du Petit Véhicules. À y regarder de près, l'expansion de l'islam n'est guère différente de celle, antérieure, des religions originaires du sous-continent indien⁷. Notons que, de ce point de vue, certaines attitudes qui se rencontrent souvent dans la société thaïlandaise contemporaine, tendant à considérer les musulmans comme des populations étrangères, sont prises totalement en défaut : une grande partie d'entre eux sont les descendants de peuples autochtones qui se sont convertis à l'islam comme d'autres, avant eux, s'étaient convertis au brahmanisme et au

⁵ FINOT, Louis, « Leçon d'ouverture au Collège de France, le 16 mai 1908 : Les études indochinoises », *Bulletin du Comité de l'Asie française*, Paris, 1908. Sur ce processus de formation des entités taïes, on pourra notamment consulter : CONDOMINAS, Georges, « Essai sur l'évolution des systèmes politiques thaïs », [in] *L'Espace social. A propos de l'Asie du Sud-Est*, Paris, Les Indes Savantes, [1976] 2006, pp. 259-315 et O'CONNOR, Richard A., « A Regional explanation of the thaï Müang as a City-State », [in] M. H. HANSEN, *A Comparative Study of thirty City-State cultures: An Investigation*, Copenhagen, The Copenhagen Polis Center, 2000, pp. 431-443.

⁶ Les mythes de fondation du Founan sont, de ce point de vue, très éloquents ; cf. CÈDÈS, George, « Le fondateur de la royauté angkoriennne et les récentes découvertes archéologiques au Phnom Kulên », *Cahiers de l'École française d'Extrême-Orient* 14, 1938, pp. 40-48. On peut, de plus, interpréter les rites de l'union mystique entre les rois du Founan, descendants théoriques de Kaundinya, avec la Nâgî Soma comme une symbolisation de la symbiose entre croyances indigènes et cultes indiens ; cf. PORÉE-MASPERO, Eveline, « Nouvelle étude sur la Nâgî Soma », *Journal Asiatique* 328/2, 1950, pp. 237-267. On rencontre, essentiellement à Sumatra, des légendes de fondation de royaumes musulmans par des étrangers qui épousent la fille d'un chef ou d'un roi local, amenant ainsi leur religion dans ce nouvel État ; c'est le cas du sultanat de Jambi, qui aurait été fondé au XVI^e siècle par un « Turc », Datuk Paduka Berala ; cf. GUILLAUD, Dominique, « Les douze ventres du sultan : la permanence des territoires à Jambi », *Géographie et Cultures* 12, Paris, 1994, pp. 114-115.

⁷ Notons cependant que l'adoption du brahmanisme par les peuples de la Péninsule indochinoise semble, selon certains auteurs, avoir grandement été facilitée par une assez large communauté de culture entre les sociétés pré-aryennes de l'Inde et celles de l'Indochine ; cf., sur ce point, MUS, Paul, « Cultes indiens et indigènes au Champa », *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient (BEFEO)* 33/1, 1933, pp. 367-410. De ce point de vue, l'islam et son strict monothéisme n'ont pas grand-chose à voir avec le substrat indigène de la région.

bouddhisme. L'adéquation nationaliste et xénophobe identifiant la « nation thaïe » à la pratique de la religion bouddhiste est donc une aberration⁸.

2. L'expansion d'une religion à la faveur du commerce

Les musulmans sont d'ailleurs apparus en Asie du Sud-est avant même que l'islam ne s'y implante de façon définitive⁹. Contrairement aux raisons pour lesquelles les Indiens des deux « hindouisations » étaient venus, toujours sujettes à de nombreuses hypothèses et controverses¹⁰, celles des musulmans sont simples : il s'agit de faire du commerce. Ceci peut sembler paradoxal car on oublie souvent que c'est là la seconde raison de l'expansion des enseignements du Prophète, après la conquête militaire, bien entendu. Ainsi, à la fin du VIII^e siècle, soit un bon siècle et demi après la mort de Mahomet, toute la partie occidentale de la route terrestre de la soie est déjà contrôlée par les musulmans¹¹ : ceux-ci ne sont sans doute pas tous des Arabes, et bon nombre d'entre eux devaient être des commerçants indigènes convertis¹². C'est certainement ce qui a dû se passer en Asie du Sud-est où les Arabes mais aussi les Indiens islamisés commerçaient et jouaient leur rôle d'intermédiaires entre l'Extrême-Orient et l'Occident chrétien en se rendant dans les cités-entrepôts de l'Archipel indonésien et de la Péninsule malaise¹³.

⁸ Ce n'est pas par hasard que l'immense majorité des musulmans de Thaïlande conserve, comme leurs compatriotes bouddhistes, toutes les croyances aux génies et autres forces chthoniennes qui forment leur substrat commun, décrit de manière synthétique par LAFONT, Pierre Bernard, « Génies, anges et démons en Asie du Sud-est », [in] *Génies, anges et démons*, Paris, Seuil, Sources orientales, 1971, pp. 345-382.

⁹ Il semble bien que la plus ancienne preuve archéologique de la présence musulmane en Asie du Sud-est soit une pierre tombale trouvée à Ledan, dans l'est de Java, et datée de 1082 ; cf. CÆDÈS, George, *Les États hindouisés [...]*, op. cit., pp. 433-434.

¹⁰ Sur les causes éventuelles de l'arrivée de la culture indienne en Asie du Sud-est, v. *ibid.*, pp. 44-49.

¹¹ Cette prise de contrôle, qui a suivi la prise de Boukhara (710) et celle de Samarcande (712) par les armées Omeyyades, débloquent ainsi le verrou de Sogdiane, s'est semble-t-il, faite de manière essentiellement pacifique (GOLDENCHTEIN, Youri & MELKOYAN, Sylvia, *Samarcande, Boukhara, Chakhrisiabz, Khiva*, Courbevoie, ACR Éditions, 1995, 192 p.).

¹² Certaines des raisons invoquées pour ces conversions, comme le fait qu'elles permettaient d'éviter de payer la *zījaya* (taxe due par les non-musulmans) ne semblent guère plausibles : elles ont souvent eu lieu dans des pays qui n'étaient pas gouvernés au départ par des princes musulmans. Nous pensons qu'il s'agit plutôt d'une part, de la prise de conscience d'un intérêt commercial bien compris (les règles suivies par les commerçants musulmans sont perçues comme fiables et justes car encadrées par la loi islamique) et de la force de l'exemple de ces commerçants qui, malgré leurs richesses, devaient et savaient rester modestes.

¹³ Les géographes arabes ont connu très tôt l'Asie du Sud-est, comme en témoignent l'ouvrage et le planisphère conçus par Al-Idrīsī (1100 ?-1165 ?) pour le roi Roger II de Sicile (1130-

Nous évoquerons ici, mais pour affirmer que nous ne pouvons les suivre en aucune façon, certaines études qui se veulent historiques et n'ont en fait que d'asseoir des revendications nationalistes sur des affirmations sujettes à caution : on voit par exemple tel auteur malais affirmer que les vrais Siamois sont en fait des Malais musulmans et qu'ils auraient pris une part importante dans la fondation d'Ayudhya par le roi U-Thong – Ramathibodi I^{er} en 1350¹⁴ ; ces élucubrations nationalistes se retrouvent de l'autre côté de la frontière, puisqu'on a vu un Thaïlandais, pourtant historien de formation, consacrer tout un ouvrage à vouloir prouver, contre toute évidence historique ou de linguistique diachronique, que le berceau des Thaïs n'était nulle part ailleurs que dans le centre de l'actuelle Thaïlande¹⁵. Les réécritures de l'histoire à des fins de propagande politique ne sont pas l'apanage des Occidentaux du XIX^e siècle...

3. L'exemple de Malacca

L'exemple sans doute le mieux connu de ce processus d'islamisation se trouve dans l'histoire de la fondation de la cité-État de Malacca, qui se confond très rapidement avec celle de l'instauration du Sultanat. La version la plus communément admise est celle de la fuite depuis Sumatra¹⁶ d'un prince de la famille régnante de Palembang qui, s'étant révolté contre la suzeraineté de Mojopahit, se serait dirigé vers la Péninsule malaise ; installé d'abord à Tumasik (l'actuelle Singapour), dont il aurait chassé le prince

1154) ; cf. AL-IDRĪSĪ, *Livre de la récréation de l'homme désireux de connaître les pays*, traduit par JAUBERT, Pierre-Amédée, Paris, Imprimerie royale, 1836-1840, 2 vol. S'inspirant certainement de récits de voyageurs arabo-musulmans, l'œuvre d'Al-Idrīsī montre que ceux-ci voyageaient déjà, à l'époque, vers l'Orient lointain, corroborant ainsi la découverte épigraphique de Ledan (cf. *supra*, note 11). Une étude du développement d'une économie sud-est asiatique basée sur le grand commerce maritime, dans laquelle les musulmans ont joué un rôle de plus en plus important, jusqu'à l'arrivée des Portugais puis des autres Européens est due à JACQ-HELGOUAC'H, Michel, *La civilisation des ports-entrepôts dans le Sud Kedah (Malaysia) V^{ème}-XIX^{ème} siècles*, Paris, L'Harmattan, 1992, 354 p.

¹⁴ MAZLAN, A. N., *Historical Reality. Siamese Muslims Kings of Negara Kedah and Ayutthaya*, <http://sejarahnagarakedah.blogspot. /2007/04>, consulté le 10 avril 2014.

¹⁵ WONGTHET, Sujit, « Les Thaïs étaient ici », *Art et Culture*, numéro spécial Bangkok, 1985, 203 p.

¹⁶ Bien que les mots de « suzerain » et de « suzeraineté » soient de notre point de vue trop européenocentrés, nous les utiliserons cependant dans cet article ; nous éviterons pourtant, suivant en cela notre maître Pierre-Lucien Lamant, d'utiliser le terme de « vassal », lui préférant celui de « tributaire » qui nous semble plus conforme à la réalité politique de l'Asie du Sud-est.

régnant, indirectement tributaire d'Ayudhya¹⁷ ; il aurait ensuite pris le parti de s'installer sur le site de Malacca qui lui semblait moins exposé aux ambitions siamoises et plus propice au commerce entre l'Orient et l'Occident. La conversion de ce prince, Paramésvara, à l'islam à l'âge de 72 ans (il aurait alors pris le titre de Megat Iskandar Shah) – si l'on en croit avec George Cœdès la relation d'Alfonso de Albuquerque qui s'empara de la ville au nom du roi de Portugal en 1511¹⁸ – est peut-être sujette à caution¹⁹, mais il n'en demeure pas moins que son petit-fils et second successeur, Rajah Ibrahim, auquel l'*Histoire des Ming* conserve son titre sanskrit, Srī Paramésvara, porte selon ce même texte le titre de Shah²⁰, ce qui nous montre clairement son appartenance à la culture musulmane. La fortune de cette ville, qui s'est bien vite montrée puissance régionale de grande importance, est certainement due au déclin de Mojopahit, ce qui a détourné vers d'autres centres les routes commerciales entre le Proche-Orient, l'Inde et l'Asie du Sud-est via le détroit de la Sonde ; mais, rappelons-le, ce grand commerce maritime demeura entre les mains des marchands musulmans jusqu'à l'arrivée des Portugais : il est donc naturel que les liens d'intérêts ainsi tissés aient amené les souverains de Malacca à se convertir à l'islam, tant par intérêt que par conviction d'ailleurs²¹.

¹⁷ Les souverains d'Ayudhya, héritiers au moins indirects dans la Péninsule malaise de l'ancien royaume de Nakhon Sri Thammarat (Tambralinga, par la suite connu des Occidentaux sous le nom de Ligor ou Ligur), avaient par héritage en quelque sorte la suzeraineté sur les tributaires malais de ce royaume disparu ; sur les modalités historiques de ce transfert de suzeraineté, cf. PHUMISAK, Chit, *La société siamoise du bas bassin du Ménam Chao Phraya avant l'époque d'Ayudhya*, Bangkok, May Ngam, 1983, pp. 147-244. Le système mis en place à l'époque du Tambralinga, qui est sans doute d'origine môme et est connu sous le nom de *Nakaśatra*, organisait l'ensemble des douze États tributaires en faisant correspondre à chacun d'entre eux le nom d'un animal désignant l'une des années du cycle duodénaire : c'est ainsi, par exemple, que Trang correspondait à l'année du Cheval ou encore Pattani à l'année du Buffle ; cf. LUCE, Gordon H., « The Cambodian (?) Invasion of Lower Burma : A Comparison of Burmese and Talaing Chronicles », *Journal of the Burmese Research Society*, Vol. XII, Part I, 1922, pp. 39-45.

¹⁸ CŒDÈS, G., *Les États hindouisés d'Indochine et d'Indonésie*, op. cit., pp. 442-443.

¹⁹ Certains historiens ont en effet avancé d'autres hypothèses sur les origines du fondateur de Malacca et sur la manière dont il a assis son pouvoir économique et politique ; cf., par exemple, ABDUL Hamid Ahmad Sarji, *The Rulers of Malaysia [in] The Encyclopedia of Malaysia*, volume XVI, Singapour, Didier Millet, 2010, pp. 109 & 116.

²⁰ FERRAND, Gabriel, « Malaka, le Malayu et Malayur », *Journal Asiatique*, juillet-août 1918, p. 404.

²¹ Notons d'ailleurs que, cause ou conséquence de ces liens commerciaux privilégiés avec les musulmans originaires du sous-continent indien, il nous est rapporté que Rajah Kasim (1446-1459) était le fils d'une concubine tamoule de Srī Mahārāja (1424-1444), le successeur de Megat Iskandar Shah (WINSTEDT, Richard O., *A History of Malaya*, Singapour, Royal Asiatic Society, 1935, p. 50). La fortune commerciale de Malacca était en tout cas très liée à ce choix

Mais cette évocation du sultanat de Malacca nous a déjà amenés à rappeler les contacts entre Siamois et musulmans de la Péninsule malaise. Sans que les différentes versions des *Chroniques royales* en fassent expressément mention, il nous est parfois possible de reconnaître l'influence que revendiquait, dans ses premiers siècles d'existence, le royaume d'Ayudhya sur les États du sud, dont le sultanat de Malacca était certainement le plus important²². C'est, là encore, l'arrivée des Portugais dans le jeu politique et commercial de la région qui nous permet de le noter. Si l'attaque d'Alfonso de Albuquerque, qui allait aboutir à la mainmise portugaise sur la ville en août 1511, est justifiée *a posteriori* sans doute par le fait que des marins auraient été molestés par la population locale, il semble bien qu'elle ait été planifiée avant cet incident ; on remarquera en effet que, dès 1511, alors même que la ville n'était pas encore tombée, une ambassade conduite par Duarte Fernandez fut envoyée par Goa auprès du roi Ramathibodi II (1491-1529) qui régnait alors à Ayudhya : les Portugais auraient alors eu vent des revendications siamoises sur la Péninsule et ils souhaitaient s'assurer de la bienveillance du roi de Siam. Une seconde, sous la direction d'Antonio Miranda de Azevedo, arriva dans la capitale siamoise pour clarifier la situation mise en place par l'implication territoriale de la puissance portugaise dans la région ; une troisième, enfin, arriva en 1516, sous la direction de Duarte Cœlho²³. Mais notre propos n'est pas ici d'évoquer les relations d'Ayudhya avec les puissances occidentales et notre but en parlant de la prise de Malacca par les Portugais était bien de montrer combien le royaume siamois semble avoir, dès les premiers siècles de son existence, pesé sur les sultanats de la Péninsule.

II. LES RELATIONS ENTRE LES ÉTATS MALAIS ET AYUDHYA

Nous devons cependant nous poser la question de savoir quelle était la nature des liens existant entre ces États et Ayudhya. C'étaient des sultanats tributaires : encore convient-il de préciser en quoi consiste cette relation, dont il est certain qu'elle n'était guère contraignante. En effet, ces tributaires

de l'islam fait par ses souverains puisque nous savons que son rôle de premier plan en tant que place d'échange a rapidement périclité après que les Portugais en eurent pris possession.

²² Les *Chroniques royales d'Ayudhya dans la version dite de Luang Prasæt* [in] DÉPARTEMENT DES BEAUX-ARTS, *Témoignage des habitants de l'ancienne capitale, Témoignage du prince à la recherche d'un monastère et Chroniques royales d'Ayudhya dans la version dite de Luang Prasæt*, Bangkok, Khlang Witthaya, 1967, p. 448, font par exemple état d'une attaque siamoise sur Malacca en 1455, sans en préciser les causes ni le résultat.

²³ SUKPHANIT, Khachon, *Histoire thaïe*, Recueil de conférences par MUKASIN, Wuthichay, Bangkok, Université Sri Nakharin Wirot, 1978, pp. 120-134.

étaient souvent entrés dans l'orbite politique du royaume siamois de manière indirecte ; c'était le cas de Pattani, dont Ayudhya, avait en quelque sorte hérité en subjuguant, après d'autres, l'ancien Trambalinga, dont la capitale était Nakhon Sri Thammarat. Les royaumes tributaires avaient, semble-t-il, trois obligations : la première était, lors des successions au trône, de faire savoir au roi siamois qui était désormais à la tête de l'État, afin de recevoir son aval²⁴ ; la seconde consistait à envoyer, tous les trois ans, un tribut que nous pouvons qualifier de symbolique, puisqu'il s'agissait essentiellement de fleurs d'or et d'argent²⁵ ; la dernière, qui ne fut d'ailleurs pas sans poser problème entre Ayudhya et Pattani, comme nous l'évoquerons plus avant, était d'assister militairement les Siamois lorsqu'il en était besoin.

1. Les tributaires musulmans : l'exemple de Pattani

À partir du XVI^e siècle, parmi les tributaires musulmans d'Ayudhya, le plus important aussi bien du point de vue politique que commercial est incontestablement le sultanat de Pattani. Nous nous y intéresserons plus particulièrement ici pour montrer, dans la mesure du possible, la limite des relations existant entre la monarchie siamoise et les sultans de la Péninsule ; nous ne pensons cependant pas qu'il soit possible de voir, dans ces relations souvent tumultueuses, le fruit d'un antagonisme religieux : l'importante présence musulmane dans la capitale elle-même, jusqu'au sein des instances du pouvoir royal, que nous présenterons plus avant, prouve à l'évidence la tolérance dont les Siamois ont toujours fait preuve et s'inscrit en faux contre une interprétation se basant sur une opposition entre croyances antagonistes. Pattani, qui va apparaître dans l'histoire de la Péninsule malaise, est sans doute l'héritier de l'un de ces petits États qui furent, parce qu'ils étaient justement à mi-chemin entre le sous-continent indien et l'Extrême-Orient, très tôt indianisés. Les auteurs s'accordent généralement pour l'identifier

²⁴ Cette obligation n'est pas sans rappeler la nature des relations existant entre l'Empire chinois et les États de la Péninsule comme de l'Archipel depuis les temps les plus anciens ; elle n'était pas toujours respectée et il arrivait que les Chinois aient à rappeler à l'ordre certains royaumes récalcitrants ; ce fut le cas, par exemple, de Sukhoday en 1294 (PELLIOT, Paul, « Deux itinéraires de la Chine en Inde », *BEFEO* t. IV, 1904, p. 242).

²⁵ Voici ce que remarque Léopold Robert-Martignan à propos de ce tribut : « Pour ces lointaines possessions, des réserves doivent être faites. Dans le cours de l'histoire de la monarchie siamoise, on retrouve, comme du temps de la puissance khmère, sur des royaumes excentriques, appelés 'états tributaires', des suzerainetés purement nominales, se traduisant par l'envoi annuel de tributs de peu de valeur, prime d'assurance plutôt que reconnaissance d'une réelle suzeraineté » (ROBERT-MARTIGNAN, Léopold, *La monarchie absolue siamoise de 1350 à 1926*, Cannes, Robaudy, s.d., p. 16).

avec le Langkasuka, qui est mentionné à partir du VI^e siècle sous diverses transcriptions par les documents chinois²⁶. Certainement tombé par la suite dans l'orbite de la thalassocratie qu'était Śrīvijaya, il s'émancipera lorsque celle-ci tombera en décadence. Ce n'est qu'au XV^e siècle qu'il commence à se manifester comme un royaume dont les monarques ne tarderont pas à se convertir à l'islam, entraînant petit à petit leurs sujets à adopter cette nouvelle foi²⁷. La fortune commerciale de Pattani, qui sera la base de son importance politique dans les siècles suivants, est peut-être un des effets de la chute de Malacca²⁸ aux mains des Portugais, ce qui laissait le champ libre pour un nouveau port entrepôt à la croisée des voies orientales et occidentales du grand commerce maritime²⁹ : les Européens ne s'y tromperont pas, puisque les grandes compagnies installeront des comptoirs à Pattani au cours des siècles suivants, contribuant grandement à sa longue prospérité³⁰.

L'analyse des relations souvent tendues entre le royaume siamois et cet important sultanat montre que, systématiquement, les gouvernants malais de Pattani ont au moins tenté de s'émanciper de la tutelle d'Ayudhya à chaque fois que le pouvoir « central » rencontrait des difficultés, qu'elles soient d'ailleurs intérieures ou extérieures. Nous évoquerons d'abord des événements qui se sont déroulés à Ayudhya en 1563 :

²⁶ CÆDÈS, George, *Les États hindouisés...*, *op. cit.*, pp. 78-79.

²⁷ Selon certains auteurs, la conversion de la famille régnante de Pattani pourrait avoir eu lieu entre 1500 et 1530, puisque c'est à partir de cette date que les princes porteront des noms d'origine arabe : le roi Inthira, monté sur le trône en 1500, changera ainsi son titre pour celui de Sultan Ismael Shah ; cf. HATTHA, Khrongchay, *Histoire de Pattani*, Bangkok, Presses de l'Université Chulalongkorn, 2008, pp. 113-117.

²⁸ Le statut de Malacca changea en effet avec la destruction du sultanat par les Portugais : alors que le port était auparavant l'un des centres essentiels du grand commerce maritime entre l'Extrême Orient et l'Occident, il ne fut plus désormais qu'un des maillons de l'Empire colonial portugais.

²⁹ La sécurité dans le détroit de Malacca, jusqu'alors assurée par le sultanat, étant de plus en plus aléatoire, on en revint alors, pour les échanges entre ces deux parties du monde, à la pratique ancestrale du transbordement à travers l'isthme de Kra, ce qui explique la fortune de Pattani ; cf. Omar Farouk SHAEK AHMAD, « Muslims in the Kingdom of Ayutthaya », [in] ARIFF, Mohamed, éd., *Islamic Banking in Southeast Asia: Islam and the Economic Development of Southeast Asia*, Singapour, Institute of Southeast Asia Studies (ISEAS), 1988, p. 207.

³⁰ Fondée en 1602, c'est-à-dire avant même la reconnaissance par l'Espagne de l'indépendance de fait des Provinces-Unies pendant la trêve de 1609, la Compagnie des Indes néerlandaises (*Vereenigde Oost-Indische Compagnie* – VOC) installa un comptoir à Pattani en 1602, onze ans avant de s'établir à Ayudhya. Rappelons que l'Espagne n'acceptera officiellement ladite indépendance des Pays-Bas, proclamée dès 1579, qu'en 1648, lors des traités de Westphalie.

En l'an 925, année du Porc, au douzième mois, Sa Majesté le roi Hongsaniphat³¹ [...] fit descendre son armée jusqu'à Ayudhya. Cette fois-là, le camp d'Ayudhya alla faire des offres de paix, et les deux monarques échangèrent des serments sur l'eau sacrée, dans le district de Phra Méru [...]. Cette année-là, Phraya Si Sultan Phraya Tani³² vint pour apporter du renfort et entra alors en rébellion. Ses gens pénétrèrent dans le palais royal et, quand il y fut entré, Phraya Tani monta sur un éléphant blanc au milieu de la cour ; puis il descendit de l'éléphant et se rendit à la place des exécutions ; les gens d'Ayudhya enfermèrent alors les gens de Tani dans une enceinte de cordes afin de les combattre ; les gens de Tani moururent en grand nombre mais Phraya Tani put s'enfuir à bord d'un bateau³³.

Si ce passage peut être sujet à caution dans la relation de la guerre entre les Birmans et les Siamois puisqu'il passe pudiquement sous silence le fait que, contrairement à ce qu'en dit l'histoire officielle de la Thaïlande, Ayudhya est sans doute tombée pour la première fois cette année-là ou, à tout le moins, a dû accepter une certaine forme de suzeraineté (les textes siamois eux-mêmes nous précisent qu'à cette occasion, il fallut livrer quatre éléphants blancs et que le prince héritier fut pris en otage³⁴), il n'en demeure pas moins qu'il fait état d'une tentative de renversement de la dynastie qui y régnait encore, malgré les drames sanglants qui l'avaient ébranlée depuis l'avènement de Chayrachathirat (1533-1546) jusqu'à 1548³⁵, après quoi les attaques birmanes

³¹ Il s'agit du titre que donnent les *Chroniques royales* siamoises à Tabinshweti (1516-1550), deuxième roi de la dynastie de Taungu et fondateur du second empire birman.

³² La version des *Chroniques royales* que nous citons ici ne désigne ce souverain de Pattani que par son titre de noblesse administrative siamoise, mais il semble que nous puissions l'identifier avec Muzaffar Shah, qui a régné de 1530 à 1564.

³³ DÉPARTEMENT DES BEAUX-ARTS, *Chroniques royales d'Ayudhya dans la version dite de Luang Prasæt, [in] Témoignage des habitants de l'ancienne capitale, Témoignage du prince à la recherche d'un monastère et Chroniques royales d'Ayudhya dans la version dite de Luang Prasæt, op. cit.*, p. 460. Une analyse plus complète de ces événements se trouve dans PIYACHAT, Chitsing, *Révoltes à l'époque d'Ayudhya*, Bangkok, Gipsy Printing, 2008, pp. 75-85.

³⁴ Cf. *Id.*, p. 457. Ces textes insistent sur le fait que la ville n'est pas tombée. Cependant, un témoignage portugais infirme clairement cette interprétation : Fernão Mendes Pinto expose en détail comment les armées birmanes ont effectivement pénétré dans les murailles de la capitale siamoise ; cf. PINTO, Fernão Mendes, *Pérégrination*, Paris, Minos-La Différence, 2002, pp. 748-750.

³⁵ Chayrachathirat était monté sur le trône après avoir renversé et exécuté son jeune frère, héritier désigné par son père No Phutthangkun (1529-1533) ; il fut lui-même empoisonné par une de ses concubines, Si Sudachan, enceinte d'un Khun Chinarat, son amant. Elle empoisonna ensuite son propre fils, Phra Chao Yot Fa (1546-1548) et plaça son amant sur le trône sous le nom de Phra Worawongsathirat : ils ne réussirent à s'y maintenir plus de deux mois à peine et furent à leur tour exécutés par un complot qui mit sur le trône Phra

deviendront récurrentes, jusqu'à la première prise de la capitale siamoise en 1569.

Nous le comprenons à l'évocation de cette tentative avortée, les souverains de Pattani semblent avoir systématiquement mis à profit l'affaiblissement du pouvoir central à Ayudhya. Une grande partie du XVII^e siècle verra de même ces velléités d'indépendance se manifester à l'occasion des troubles qui suivent la mort du roi Ekathotsarot (1605-1610) et qui vont se traduire, une fois de plus dans l'histoire mouvementée de la monarchie siamoise, par toute une série d'usurpations, les règles de succession au trône (le roi choisissant son successeur parmi ses nombreux enfants³⁶), faisant naître frustrations et antagonismes. Lorsqu'Ekathotsarot meurt, il désigne pour lui succéder son fils Phra Saowaphak qui, après un an et deux mois d'un règne particulièrement vide, est renversé et exécuté selon la coutume royale siamoise, enfermé dans un sac de velours rouge et battu à mort avec un bâton de bois de santal³⁷. Il est alors remplacé par son demi-frère, qui va régner jusqu'en 1627 sous le nom de Songtham mais dont la succession sera tout aussi agitée : c'est d'abord un de ses fils qui est choisi pour monter sur le trône mais ce Phra Chetthathirat (1627-1528) ne règne que huit mois car il est bien vite renversé et mis à mort sur l'ordre du Phra Kalahom³⁸, Okya Suriyawong, qui le remplace par un monarque fantoche, Phra Athitayawong, un autre des fils de Songtham âgé de neuf ans seulement³⁹. Mais celui qui l'a placé sur le trône le renverse et le fait exécuter au bout de vingt-huit jours, arguant qu'il n'a aucun intérêt pour les affaires publiques⁴⁰. Sans feindre plus

Mahachakraphat (1548-1568), frère des deux monarques empoisonnés ; sur ce point, v. DELOUCHE, Gilles, « De l'assassinat comme mode d'accession au trône : petits meurtres entre grands à Ayudhya », *Péninsule* 69, 2015, pp. 141-182.

³⁶ A la seule époque de Bangkok et à titre d'exemple, le roi Rama IV (1851-1868) eut 70 enfants ; cf. AYUWATTHANA, Thamrongsak, *La dynastie Chakri et les descendants du roi Taksin*, Bangkok, Bannakit Trading, 1972, vol. 1, pp. 205-207.

³⁷ DÉPARTEMENT DES BEAUX-ARTS, *Chroniques royales d'Ayudhya dans les versions dites de Phanchathanumat (Chæm) et de Phra Chakkraphattiphong (Chat)*, Khlang Witthaya, Bangkok, 1964, p. 329. Notons que si toutes les versions des Chroniques royales mentionnent ce règne et les circonstances tragiques dans lesquelles il se serait achevé, Jeremias Van Vliet qui, arrivé au Siam en 1633, est souvent un témoin fiable, n'y fait aucune référence ; cf. VLIET, Jeremias van, *The Short History of the Kings of Siam*, Bangkok, Siam Society, 1975, p. 84.

³⁸ Le Phra Kalahom était, dans l'organisation du royaume mise en place en 1468 par le roi Baromtraylokanat (1448-1488), responsable suprême de toutes les affaires militaires. Sur l'origine de ce titre, cf. PHUMISAK, Chit, *Langue et Étymologie*, Duankamon, Bangkok, 1979, pp. 85-120.

³⁹ ANAMAWAT, Thanom & alii, *Histoire du Siam des origines à la chute d'Ayudhya*, Bangkok, Presses de l'Université Sri Nakharithrairot, 1985, p. 157.

⁴⁰ DÉPARTEMENT DES BEAUX-ARTS, *Chroniques royales d'Ayudhya dans les versions dites de Phanchathanumat (Chæm) et de Phra Chakkraphattiphong (Chat)*, op. cit., p. 339.

avant, il se proclame roi sous le nom de Prasat Thong et règnera jusqu'en 1656. Ces deux régicides suivis d'une usurpation vont être le prétexte idéal pour les souverains de Pattani qui n'espèrent toujours qu'une seule chose, se libérer de la suzeraineté siamoise.

L'histoire de Pattani elle-même avait connu quelques agitations avant cette date. En effet, lorsqu'en 1572 le sultan Mansur Shah meurt, douze années de guerres intestines entre ses héritiers potentiels vont se succéder ; lorsqu'il ne reste plus aucun mâle dans la famille, le trône revient alors à une des filles du défunt, la princesse Hijau [malais : vert], qui commence à régner en 1564⁴¹ ; elle inaugure une série de quatre reines dont le rôle va être très important, ne serait-ce que du point de vue qui nous intéresse, celui des relations du sultanat avec le royaume siamois. Elle restera au pouvoir pendant plus de trois décennies, jusqu'en 1615. Or, cette période suit, nous l'avons vu, celle où querelles dynastiques et guerres avec les Birmans ont considérablement affaibli les monarques d'Ayudhya : la reine en profite alors pour distendre ses liens avec le Siam ; c'est ainsi qu'elle se tourne plus volontiers vers d'autres États musulmans de la Péninsule, et plus particulièrement vers les sultanats de Johore et de Pahang ; elle développera également des relations d'État avec les pays qui sont ses partenaires commerciaux, comme en témoigne l'ambassade japonaise qu'elle a reçue en 1592⁴². Même après que le roi Naresuan soit monté sur le trône et ait libéré les Siamois de la suzeraineté birmane, Pattani pourra maintenir une certaine indépendance face à son suzerain traditionnel.

À la mort de la reine Hijau, c'est une de ses sœurs, Biru [malais : bleu], qui va lui succéder : elle restera sur le trône jusqu'en 1622. Ce règne marque, d'une certaine manière, un retour dans l'orbite siamoise⁴³. En effet, sous l'influence peut-être de son aînée, elle avait d'abord marié une de ses

⁴¹ Alors que, jusqu'à ce que la princesse Hijau monte sur le trône, les monarques de Pattani portaient le titre de « sultan », les quatre reines qui vont alors se succéder à Pattani portent celui de *ratu*, mot malais dont il faut comprendre qu'il désigne une personnalité régnant sur un royaume tributaire. Il est vrai qu'une femme aurait difficilement pu porter le titre de « sultan ».

⁴² ABDUL Halim Bashah, *Raja Campa & Dinasti Jembal Dalam Patani Besar*, Kota Bahru, Perbadanam Muzium Negari Kelantan, 1994, p. 187. Nous remercions Po Dharma, membre de l'École française d'Extrême-Orient pour cette information et cette référence.

⁴³ Cette affirmation demande cependant à être nuancée : la reine ne prenait sans doute pas à la légère les éventuelles menaces siamoises puisque, dans le but d'assurer une défense efficace de sa ville, elle fit fondre les deux canons Sri Negara et Sri Pattani, qui furent pris par les armées de Rama I^{er} (1802-1809) à l'occasion de la défense de la Péninsule malaise contre l'attaque birmane de 1785-1786 et qui se trouvent toujours exposés devant le Ministère de la Défense, à Bangkok (IBRAHIM Syukri, *History of the Malay Kingdom of Pattani*, Columbus, Ohio University Press, 1985, pp. 40-43).

cadettes, Ungu, avec le sultan de Pahang, Abdul Ghalet Mohadin Shah⁴⁴ : une fille, Kuning [malais : jaune], est née de cette union et, quand elle revient à Pattani après la mort de son père, elle est mariée, alors qu'elle n'a qu'une douzaine d'années, avec un prince siamois, Okya Decho, fils du vice-roi de Nakhon Sri Thammarat. Ce mariage nous semble symptomatique d'un réel rapprochement avec le Siam puisque, depuis le règne du roi Baromtraylokanat, cette ville était l'une des deux dites « du premier rang » dans l'organisation administrative du royaume d'Ayudhya, avec Phitsanulok⁴⁵. Mais ce rapprochement sera de courte durée puisque, à sa mort, c'est Ungu [malais : violet] qui lui succède ; elle reprend sa fille qu'elle donne en mariage au souverain de Johore. Une expédition siamoise, qui a été mise sur pied à la requête d'Okya Decho, est repoussée grâce à l'aide des armées de Johore et de Pahang. Comme nous pouvons nous en rendre compte, elle renoue avec cette attitude anti-siamoise que nous avons décelée dans le passé de Pattani, allant jusqu'à refuser de porter le titre siamois que sa qualité de tributaire théorique d'Ayudhya lui attribue.

Ces velléités d'indépendance atteindront leur paroxysme en 1528 lorsque Okya Suriyawong usurpera le trône d'Ayudhya pour devenir le roi Prasat Thong : arguant de l'illégitimité du monarque siamois, le reine proclamera officiellement la rupture de tous ses liens avec son suzerain et refuse donc d'envoyer le tribut. Jeremias van Vliet, qui fut un des responsables du comptoir de la VOC à Ayudhya à cette époque et qui nous a laissé une relation de ces événements dont il fut un témoin direct, rapporte même que la reine Ungu s'empara à cette occasion de deux bateaux hollandais qui faisaient relâche à Pattani avant de poursuivre leur route vers Batavia. Elle alla jusqu'à attaquer les villes de Patthalung et Nakhon Sri Thammarat, demeurées dans la mouvance du nouveau monarque siamois. Prasat Thong, qui ne pouvait admettre une rébellion mettant en péril la mainmise siamoise sur la Péninsule, décida en 1633 d'organiser une expédition militaire afin de mettre à raison la reine récalcitrante ; une médiation du sultan de Kedah évita le pire et Ayudhya se contenta d'envoyer des émissaires pour tenter de ramener la reine à la raison⁴⁶.

Lorsque la reine Ungu meurt à son tour, c'est sa nièce, Kuning, laquelle avait été au centre des relations difficiles avec les Siamois, qui devient alors

⁴⁴ Cf. WHEATLEY, Paul, *The Golden Khersonese*, Kuala Lumpur, University of Malaya Press, 1961, pp. 178-181.

⁴⁵ ANAMAWAT, Thanom & alii, *Histoire du Siam des origines à la chute d'Ayudhya*, op. cit., pp. 301-302.

⁴⁶ Cf. WHEATLEY, Paul, *The Golden Khersonese*, op. cit., pp. 181-183.

la souveraine de Pattani. Est-ce à cause de son ancien mariage avec le gouverneur siamois de Nakhon Sri Thammarat ? Elle s'occupe en tout cas de renouer des relations apaisées avec Ayudhya. Il est vrai que Pattani, port-entrepôt essentiel dans le grand commerce international aussi bien pour tous les vaisseaux venus d'Europe que pour ceux de la VOC en provenance de Batavia vers le Siam ou l'Extrême-Orient, ne peut se permettre, dans son propre intérêt, de demeurer hostile à son suzerain traditionnel. Ayant fait des travaux d'entretien, nécessaires dans le port qui commençait à s'envaser⁴⁷, elle envoie à nouveau le tribut et même se rendra en personne à Ayudhya en 1641. Les velléités de s'affranchir de la suzeraineté siamoise que nous avons auparavant rapidement évoquées ne disparaîtront cependant pas définitivement et elles ressurgiront d'ailleurs en 1767 avec la seconde chute d'Ayudhya devant les armées birmanes⁴⁸.

L'histoire agitée des relations entre Ayudhya et le sultanat de Pattani n'est à tout prendre guère différente des tribulations que le royaume a connues dans ses rapports avec ses tributaires à chaque fois que des dangers affaiblissaient le pouvoir central⁴⁹. Si les monarques d'Ayudhya ont souvent eu maille à partir avec les sultans – ou les « reines » – de Pattani, nous ne pouvons y trouver aucune raison religieuse, aucun antagonisme de quelque nature que ce soit entre le bouddhisme des uns et l'islam des autres : nous sommes dans le scénario récurrent des tentatives de recouvrer l'indépendance que nous rencontrons en Asie du Sud-est depuis l'apparition dans l'histoire des premiers États de la région et qui se concrétisaient, comme les changements de dynastie (particulièrement fréquents dans la plupart des royaumes de ces contrées⁵⁰), par l'envoi d'une ambassade en Chine pour en obtenir la

⁴⁷ SYUKRI, Ibrahim, *History of the Malay Kingdom of Pattani*, *op. cit.*, p. 30.

⁴⁸ La mainmise définitive des Siamois sur Pattani, qui dut dès lors renoncer à ses velléités d'indépendance, se fera lors de la grande invasion birmane de 1785-1786, sous le règne de Rama I^{er} (1782-1809), fondateur de l'actuelle dynastie thaïlandaise ; cf. RACHANUPHAP, Prince Damrong, *Chroniques royales dites de la main du roi*, Bangkok, Sayam Bannakhan, 1938, vol. 2, pp. 528-534.

⁴⁹ Dès 1570, les Chroniques royales font état d'une attaque khmère une seule année après sa prise par Bayinnong en 1569 ; cf. DÉPARTEMENT DES BEAUX-ARTS, *Chroniques royales d'Ayudhya dans la version dite de Luang Prasæt [in] Témoignage des habitants de l'ancienne capitale, Témoignage du prince à la recherche d'un monastère et Chroniques royales d'Ayudhya dans la version dite de Luang Prasæt*, *op. cit.*, pp. 461-462.

⁵⁰ Nous avons, dans un article récent, évoqué les usurpations et les assassinats qui ont marqué les quatre siècles de l'histoire d'Ayudhya, en tentant de les expliquer par l'idéologie monarchique qui sous-tend le pouvoir en Asie du Sud-est ; cf. DELOUCHE, Gilles, « De l'assassinat comme mode d'accession au trône : Petits meurtres entre Grands à Ayudhya », *loc. cit.*, pp. 141-182.

reconnaissance. La longue histoire des relations agitées entre les deux États pourrait d'ailleurs nous amener à reconsidérer d'un œil neuf les événements sanglants qui déchirent les trois provinces thaïlandaises du sud⁵¹ ; on peut en effet se poser la question de savoir si l'alibi religieux, pour ne pas dire islamiste, mis en avant par les rebelles, n'est pas un moyen d'habiller à la mode du temps présent cette vieille revendication indépendantiste face au pouvoir central, qu'il séjourne à Ayudhya ou, plus tard, à Bangkok⁵².

2. La place des musulmans dans le royaume d'Ayudhya

Mais notre propos n'est pas tant ici de parler des relations entre un État tributaire qui se trouve être musulman que de la place des musulmans dans le royaume même d'Ayudhya. D'ailleurs, les autres tributaires du Siam du sud de la Péninsule, régis eux aussi par des sultans, ne semblent pas avoir connu d'ombres dans leurs rapports avec le pouvoir central. Si le problème que nous avons évoqué à propos de Pattani avait à voir avec des raisons d'antagonisme religieux, on ne comprendrait pas, par exemple, qu'à la suite des événements de 1785-1786, au cours desquels Pattani avait refusé de venir à l'aide du Siam à nouveau attaqué par les Birmans et s'était trouvé vaincu par les armées de Bangkok, Rama I^{er} (1782-1809) ait offert le trône à un autre membre de la même dynastie, laquelle descendait de la reine Kuning et de son époux malais, le sultan de Johore⁵³. Manifestement, dans l'esprit des monarques d'Ayudhya, puis de Bangkok, le royaume de Pattani étant un État musulman, il devait être gouverné par un prince de cette religion : l'important était qu'il demeurât tributaire du Siam.

Il est certes difficile de préciser depuis quand des musulmans, de quelque origine qu'ils soient, ont pu être installés au Siam. Nous pensons cependant que leur présence est bien plus ancienne que la fondation d'Ayudhya en tant que nouvelle capitale d'un royaume siamois sans doute préexistant, en 1350.

⁵¹ Rappelons que ces trois provinces représentent le territoire du sultanat de Pattani dans son dernier état avant que, par le traité de 1909, le roi Chulalongkorn ne l'annexe, l'intégrant complètement et n'abandonne par la même occasion, au profit de la Grande-Bretagne, les autres sultanats tributaires de la Péninsule malaise, Kelantan, Perlis, Trengganu et Kedah lesquels, semble-t-il, n'acceptèrent pas de gaité de cœur leur passage dans l'orbite britannique.

⁵² Le traité de Bangkok que nous évoquions précédemment se concrétisa par le fait que l'ancien sultanat fut aussitôt divisé en trois provinces, administrées par des gouverneurs venus de Bangkok ; l'identité ancestrale de cet État, qui avait connu jadis son heure de gloire, se trouvait donc diluée et désormais directement sous la coupe du pouvoir central.

⁵³ RACHANUPHAP, Prince Damrong, *Les guerres birmano-siamoises*, Bangkok, Khlung Witthaya, 1977, pp. 613-619.

Si les documents historiques sont rares, nous remarquons pourtant que, dans la stèle dite de Rama Khamhaeng, du royaume de Sukhoday, généralement considérée comme le plus ancien document écrit en thaï, et qui daterait, selon George Cœdès, de peu d'années après 1292⁵⁴, se trouve le passage suivant :

Au nord de cette ville de Sukhoday, il y a un marché et un bazar, il y a des lieux saints, il y a des palais, il y a des vergers de cocotiers et de *langsad*, il y a des champs et des rizières, il y a des habitations, il y a de grandes maisons et de petites maisons [...].⁵⁵

Ce qui nous semble ici intéressant, c'est ce mot de « bazar (/pàʔsǎ:n/ en siamois) qui est généralement compris comme étant un emprunt au persan, soit directement, soit par l'intermédiaire du malais *pasar* ; ceci n'est d'ailleurs pas une occurrence isolée puisque, dans la *Loi pénale sur les enlèvements*, qui date de 1356, c'est-à-dire du règne du premier monarque d'Ayudhya, Ramathibodi I^{er} (1350-1369), il est fait état d'un acte délictueux consistant à voler un esclave pour aller le vendre dans un « bazar » éloigné de la résidence de son propriétaire légitime⁵⁶. La présence de ce mot dans des textes aussi anciens nous permet d'émettre l'hypothèse, assez plausible, selon laquelle des musulmans (Persans ?) auraient sans doute pu s'établir dans la région de façon définitive, au point d'y importer certaines de leurs pratiques commerciales, comme celle d'un marché permanent, au contraire des habitudes traditionnelles des échanges de proximité que nous pouvons encore constater dans les petits villages de la campagne thaïlandaise actuelle, où les

⁵⁴ CŒDÈS, George, *Les États hindouisés d'Indochine et d'Indonésie*, op. cit., p. 360. Sur la stèle de Rama Khamheng dont l'authenticité a été longuement (et reste) discutée, on consultera, du même auteur, « Notes critiques sur l'inscription de Rāma Khamheng », *JSS*, vol. 12 (1), 1918, pp. 1-27 ; « Nouvelles notes critiques sur l'inscription de Rāma Khamheng », *JSS*, vol. 12 (1), 1923, pp. 113-120 puis dans l'ordre chronologique de parution : NA NAGARA, Prasert & GRISWOLD, Alexander B., « The inscription of King Rāma Gaphèñ of Sukhodaya (1292 A.D.). Epigraphic and Historical Studies n° 9 », [in] *Epigraphic and Historical Studies*, Bangkok, The Historical Society, [1971] 1992, pp. 241-290 ; CHAMBERLAIN, James R. (ed.) *The Ram Khamheng Controversy. Collected papers*, Bangkok, The Siam Society, 1991, 565 p. ; VICKERY, M., « Pildown 3 – Further discussion of the Rām Khamheng Inscription », *JSS*, vol. 83, 1995, pp. 103-198, et plus récemment TERWIEL, Jan Barend, *The Ram Khamheng Inscription. The fake that did not come true*, Göttingen, Ostasien Verlag, Reihe Gelbe Erde 5, 2010, 116 p.

⁵⁵ *Recueil des Inscriptions de Sukhoday*, Bangkok, Département des Beaux-Arts, 1984, p. 16 ; le texte porte exactement « talāt pasān », cf. Face III (1) [in] CŒDÈS, G., *Recueil des Inscriptions du Siam, t.1, Inscriptions du Sukhodaya éditées et traduites par...*, Bangkok, Bibliothèque national Vahiranana, service archéologique, Bangkok Time Press, 1924, p. 41.

⁵⁶ « Loi pénale sur les enlèvements », [in] *Loi des Trois Sceaux*, Bangkok, Département des Beaux-Arts, 1988, p. 336.

vendeurs se rassemblent à jours fixes. S'il en a vraiment été ainsi – mais s'appuyer seulement sur deux occurrences d'un seul mot est peut-être quelque peu présomptueux – nous devrions en conclure que, dès les origines d'Ayudhya, il existait dans la Péninsule une présence musulmane avérée.

3. Le cas des Malais et des Makassars

Cette dernière remarque, comme tout ce que nous avons dit à propos de l'arrivée de l'islam en Asie du Sud-est, montre que la présence des musulmans au Siam s'explique par le grand commerce maritime⁵⁷. Nous ne nous étonnerons donc pas de voir, au moins dans un premier temps, le rôle que jouent les musulmans dans le commerce dans le royaume d'Ayudhya et, plus encore, dans la capitale elle-même. Mais le commerce international étant, au Siam, monopole royal, ceci implique que, très rapidement, ces musulmans auront aussi à voir avec la vie politique du royaume⁵⁸. Si, dès les origines, il a sans doute existé une influence persane que nous avons relevée précédemment, nous devons considérer ce qu'était Ayudhya, au moins dans les débuts du royaume. Les descriptions qui nous sont données de la ville par les voyageurs étrangers, depuis les premiers Portugais, comme Fernão Mendes Pinto jusqu'aux Français (on se souviendra par exemple de l'ouvrage de Simon de La Loubère, *Du Royaume de Siam*) en passant par les Hollandais, tel Jeremias van Vliet, nous montrent toutes, sur la périphérie de l'agglomération, des « camps »⁵⁹ qui rassemblent les étrangers par nationalités, ou plutôt par origines⁶⁰. Or, il semble bien que le premier de ces

⁵⁷ Voir également ABDOUL-CARIME, Nasir, « Note de synthèse sur l'histoire de l'islamisation en péninsule indochinoise », *Péninsule* 56, 2008, pp. 31-50.

⁵⁸ Un exemple, qui nous semble révélateur de la relation entre commerce international et politique à l'époque se trouve dans l'histoire de dame O-Sut, pendant des décennies, intermédiaire incontournable entre le comptoir de la VOC à Ayudhya et la Cour siamoise ; cf. DELOUCHE, Gilles, « Une femme d'affaires et d'influence à Ayudhya au XVII^e siècle : dame O-Sut (?-1658) », *Péninsule* 67, 2014, pp. 5-24.

⁵⁹ Nous utilisons ici le mot qui se trouve chez Simon de La Loubère, repris par tous les auteurs qui ont écrit après lui sur le royaume d'Ayudhya (Gervaise, Turpin, etc.), dont il nous dit cependant qu'il s'en sert pour traduire le mot siamois บ้าน /bâ:n/ qui désigne un village ; cf. LA LOUBÈRE, Simon de, *Description du Royaume de Siam*, Amsterdam, Wolfgang, 1691, vol. I, p. 337.

⁶⁰ Nous nous référons dans ce travail à une étude exhaustive de la localisation précise des groupes de musulmans de diverses origines résidant dans Ayudhya et ses environs immédiats, se trouve dans l'article brillamment documenté de CHULARATANA, Julispong, « Muslim Communities in Ayutthaya », *Manusya, Journal of Humanities* 10-1, 2007, pp. 89-104. Voir également BREAZEALE, Kennon, « Thai Maritime Trade and the Ministry responsible », [in] K.

camps abritant des musulmans ait été celui des Malais : ceci n'est pas particulièrement étonnant lorsque nous nous souvenons des rapports anciens entre le royaume siamois et ses tributaires musulmans du sud de la péninsule malaise. Ces rapports commerciaux ou autres tant politiques que militaires, parfois agités, nous incitent à penser que ces Malais aient été soit des commerçants soit des esclaves, anciens prisonniers de guerre⁶¹. Il semble cependant qu'il ait existé, sous certains règnes, un corps de militaires malais chargés de la protection du monarque⁶². Sans pouvoir dater avec précision les débuts de ce camp des Malais⁶³, nous trouvons l'assurance de son ancienneté en nous intéressant à l'arrivée, vers les années 1664, de réfugiés makassars à Ayudhya sous le règne du roi Naray (1656-1688)⁶⁴ ; le roi leur avait attribué, comme ceci avait auparavant été fait pour d'autres immigrés, des terres où s'installer, près du camp des Malais⁶⁵. Il semble bien que le choix de cette

BREAZEALE (ed.), *From Japan to Arabia : Ayutthaya's Maritime Relations with Asia*, Bangkok, Toyota Thailand Foundation, 1999, pp. 1-54.

⁶¹ Sur ces Malais d'Ayudhya, cf. PHONGSIPHIAN, Winay, *Histoire siamoise à l'époque d'Ayudhya vue par les documents siamois et étrangers*, Nakhon-Pathom, Faculté des Lettres, Université Silpakorn, 1985, p. 7 et WYATT, David K., *The Story of Pattani*, Nijhoff, La Haye, 1970, vol. 2, pp. 228-235.

⁶² Les fréquentes révolutions de palais amenaient les monarques d'Ayudhya à se méfier de leurs gardes du corps s'ils étaient siamois ; c'est ainsi que le roi Chayrachathirat (1533-1546) avait une garde portugaise, que le roi Prasat Thong (1628-1656) s'entoura d'abord de Japonais ou que le roi Naray était protégé, sur la fin de son règne, par des gentilshommes français.

⁶³ L'arrivée des Chams musulmans, eux aussi présents à Ayudhya, peut sans doute être considérée comme contemporaine de cette installation des Malais, nous remarquerons qu'il est fait mention d'un « Village (?) de la douve des Chams » (ปทุมจาม /pàʔthâ: khu: ca:m/) dans les *Chroniques royales* dès le début du XV^e siècle ; cf. DÉPARTEMENT DES BEAUX-ARTS, *Chroniques royales d'Ayudhya dans la version dite de Luang Prasæt [in] Témoignage des habitants de l'ancienne capitale, Témoignage du prince à la recherche d'un monastère et Chroniques royales d'Ayudhya dans la version dite de Luang Prasæt*, op. cit., pp. 445-446. C'est dans ce lieu que fut exilé Ramaracha (1395-1409), le dernier monarque de la dynastie du « fondateur » d'Ayudhya, lorsqu'il fut détrôné par un de ses parents de la dynastie de Suphanburi en 1409, après une révolution de palais.

⁶⁴ Ces Makassars, originaires du royaume de Goa, au sud de Sulawesi, au nombre d'environ 250, hommes, femmes et enfants, auraient d'abord transité par Java ; ils étaient menés par un de leurs princes, Daéng Magallé ce nom – ou ce titre – est orthographié de différentes manières selon les auteurs du temps : celui-ci se serait exilé parce qu'il était en désaccord avec la politique de son royaume vis-à-vis des Hollandais de la VOC ; cf. GERVAISE, Nicolas, *Histoire naturelle et politique du Royaume de Siam*, Paris, Barbin, 1668, p. 64. Sur cet épisode, on consultera en outre l'article de référence de PELRAS, Christian, « La conspiration de Makassar à Ayuthia en 1686 : ses dessous, son échec, son leader malchanceux. Témoignages européens et asiatiques », *L'horizon nousantarien. Mélanges en hommage à Denys Lombard*, vol. I, *Archipel* n° 56, 1998, pp. 163-198.

⁶⁵ La population malaise à Ayudhya semble pouvoir être estimée, dans la dernière moitié du XVII^e siècle, à 3000-4000 personnes (encore faut-il se souvenir que les chiffres donnés par les

location ait été motivé par le fait que, de nombreuses mosquées s'y trouvant déjà construites à l'usage des premiers habitants, ils puissent y pratiquer facilement leur culte⁶⁶.

La présence malaise, sans doute ancienne, dans les alentours immédiats de la capitale siamoise n'est que le produit d'une des deux facettes de la politique des rois d'Ayudhya vis-à-vis des populations étrangères : ce pouvait être, comme ici, des anciens prisonniers de guerre ou bien encore des réfugiés soit politiques soit religieux attirés par la tolérance siamoise⁶⁷ rarement trouvée en défaut au cours des siècles⁶⁸. Mais le rôle des musulmans dans le royaume ne peut être observé du seul point de vue d'étrangers qui finiraient par s'intégrer complètement à la nation thaïlandaise actuelle, comme l'ont fait par exemple, Nguyễn Anh, le futur Gia Long, sous le règne de Rama I^{er} puis, dans la première moitié du XIX^e siècle, les partisans de Catholiques vietnamiens qui fuyaient les persécutions des premiers monarques de la dynastie des Nguyễn⁶⁹. Notre propos est bien plutôt ici de tenter de montrer en quoi ces musulmans, d'origines d'ailleurs diverses, ont pu contribuer au développement du Siam à l'époque d'Ayudhya et ceci est loin d'être le fait de cette seule communauté malaise.

Comme nous l'avons évoqué à propos de l'arrivée de l'islam en Asie du Sud-est et, plus particulièrement dans les royaumes du sud de la Péninsule malaise devenus plus tard des sultanats, la cause de la présence musulmane à Ayudhya doit essentiellement se chercher dans le grand commerce maritime, longtemps monopolisé dans l'Océan Indien et vers l'Extrême-Orient par les

voyageurs occidentaux, comme d'ailleurs par les *Chroniques royales*, sont souvent exagérés ; sur cette estimation, v. LA LOUBÈRE, Simon de, *Description du Royaume de Siam, op. cit.*, vol. I, p. 338).

⁶⁶ TACHARD, Guy, *Second voyage du Père Guy Tachard et des jésuites envoyés par le Roy au royaume de Siam, contenant diverses remarques d'histoire, de physique, de géographie et d'astronomie*, Paris, Horthemels, 1689, p. 98. Nous aurons à reparler des Makassars à propos du rôle politique qu'ont pu jouer les musulmans dans le royaume d'Ayudhya

⁶⁷ Si nous en croyons Nicolas Gervaise, les rois siamois encourageaient même les étrangers à vivre selon leurs coutumes et leurs religions, pourvu qu'ils ne posent pas de problèmes dans la bonne marche du gouvernement du royaume (GERVAISE, Nicolas, *Histoire naturelle et politique du Royaume de Siam*, Paris, Barbin, 1688, p. 72).

⁶⁸ La seule réelle parenthèse d'intolérance dont nous puissions faire état dans l'histoire d'Ayudhya est le règne de Phetracha (1688-1703) qui a suivi la révolution anti-française de 1688 : les missionnaires catholiques et les chrétiens ont alors connu plusieurs années de persécutions. Encore faut-il y voir l'effet d'une réaction xénophobe plutôt qu'un rejet religieux ; v. LAUNAY, Adrien, *Siam et les missionnaires français*, Tours, Mame, 1896, vol. I.

⁶⁹ À propos de ces vagues successives de réfugiés vietnamiens, cf. SRIPANA, Thanyathip, « Les 'Viêt kiêu' du Nord-Est de la Thaïlande dans le contexte des relations entre la Thaïlande et le Viêt-nam au cours de la seconde moitié du XX^e siècle », *Aséanie* 9, 2002, pp. 62-64.

Arabes, les Persans et les Indiens islamisés⁷⁰, ceci jusqu'à l'apparition des Européens au-delà du Cap de Bonne Espérance. Ce sont certainement ces derniers qui ont joué, par leur présence, le rôle le plus important dans Ayudhya : nous pouvons appuyer cette hypothèse sur certains témoignages de voyageurs occidentaux du XVII^e siècle concernant le Siam. Lorsqu'ils nous parlent des musulmans, ces auteurs font d'abord une différence entre ceux qu'ils appellent les « Malais » et ceux qu'ils désignent comme étant des « Mores ». C'est ainsi que Simon de La Loubère note :

Parmi ces diverses nations, celle des Mores a été la mieux établie sous ce règne. [...] Le Roi de Siam leur fit bâtir plusieurs mosquées à ses dépens et, encore aujourd'hui, il fait les frais de leur principale fête, qu'ils célèbrent plusieurs jours de suite à la mémoire d'Haly, ou de celle de ses enfants.⁷¹

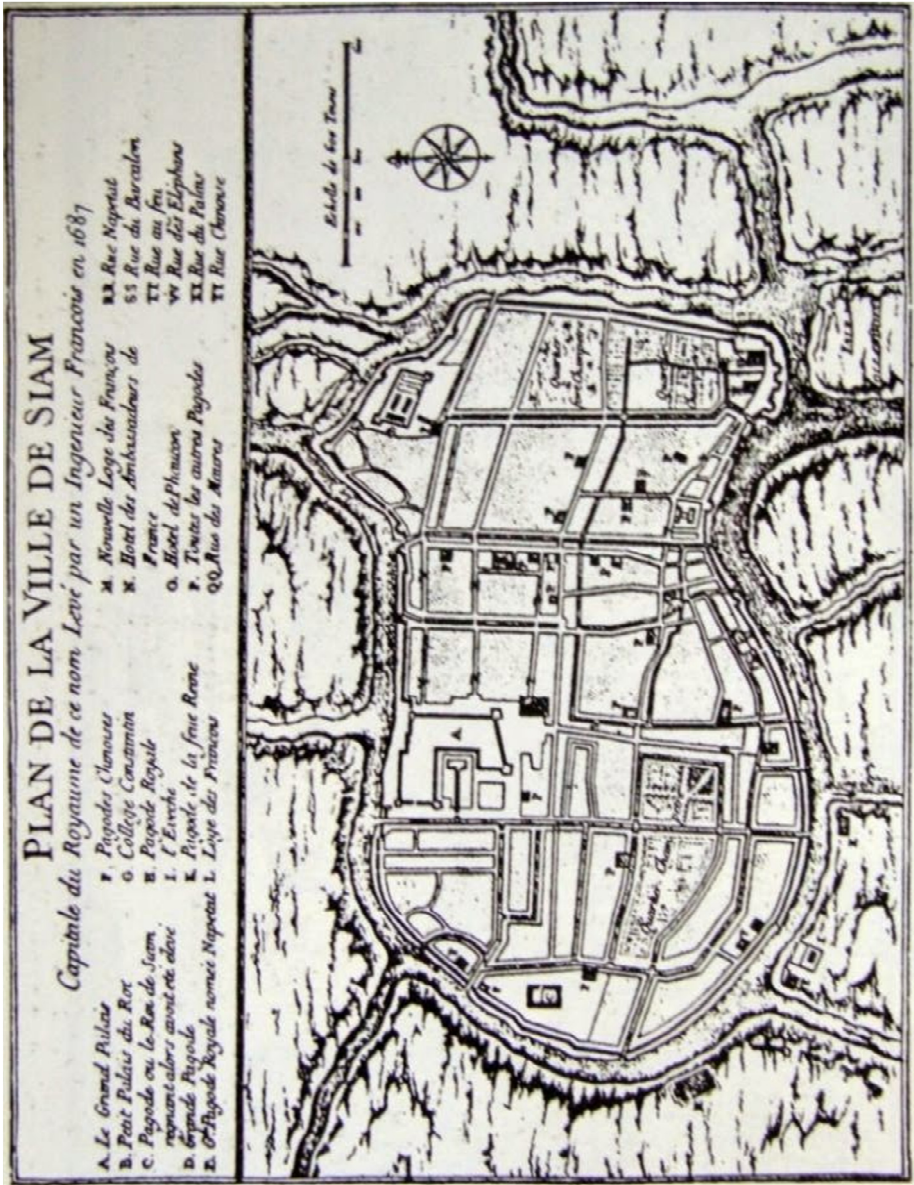
La référence qui est faite ici à « Haly » (*sic*) évoque à l'évidence des Chiites, c'est-à-dire des Persans ou des personnes islamisées par eux⁷², contrairement aux Malais qui sont Sunnites. Cependant, le commerce et même un commerce intense ne peuvent pas expliquer le poids et l'influence que ces marchands musulmans ont acquis au cours des siècles dans le royaume ; rappelons par exemple les relations ayant existé entre les commerçants occidentaux et les Japonais à la même période ; après un bref intermède où le Japon a été largement présent dans le grand commerce extrême-oriental et a joué un rôle important dans les affaires de Siam, son influence dans le royaume a bien vite disparu après la mort du fameux Yamada Nagamasa⁷³. Les musulmans d'origine étrangère ont, eux, été

⁷⁰ Le fait que les Indiens pratiquant le grand commerce soient des musulmans n'est pas vraiment étonnant : on se souviendra en effet des remarques faites par George Cœdès à propos des interdits autrefois faits aux pieux croyants hindouistes de se rendre à l'étranger, par-delà les océans réputés impurs (CÆDÈS, George, *Les États hindouisés [...]*, *op. cit.*, p. 44).

⁷¹ LA LOUBÈRE, S. de, *Du Royaume de Siam*, *op. cit.*, p. 478.

⁷² Voir l'illustration placée en couverture du présent numéro de *Péninsule*, qui montre l'une des peintures murales du Wat Ko Kaeo Suttraram. On y trouve au niveau du sol des musulmans qui n'ont pas grand-chose à faire de la voie du Dharma (il y en a même un qui tire la langue au Bouddha) ; en revanche un second groupe de musulmans est installé sur une plateforme, protégée d'une balustrade, attestant que ces derniers ont progressé dans la compréhension bouddhique, qu'ils écoutent attentivement et avec respect le Bouddha. On est bien ici dans la symbolique du passage vers une autre dimension, de l'ordre du Sacré. [N.d.l.r.]

⁷³ À propos du rôle du Japon dans le grand commerce en Extrême-Orient et en Asie du Sud-est, on peut consulter CHO, Hung-Guk, « The Trade between China, Japan, Korea and Southeast Asia in the 14th Century through the 17th Century Period », *International Area Studies Review* 3, 2000, pp. 7-107. Sur Yamada Nagamasa et son aventure exceptionnelle au Siam, v. POLENGHI, Cesare, *Samurai of Ayutthaya: Yamada Nagamasa, Japanese Warrior and Merchant in Early 17th Century Siam*, Detroit, Lotus Press, 2009, 80 p.



Plan d'Ayudhya par Jacques-Nicolas Bellin (1750) effectué d'après un relevé d'un ingénieur français de 1687, montrant en QQ la « rue des Maures »

constamment présents pendant toute la période qui nous intéresse ici et même le demeurent encore de nos jours. C'est, nous semble-t-il, dans la manière dont était organisé le commerce extérieur du royaume d'Ayudhya que nous devons tenter de comprendre pourquoi les étrangers en général et les musulmans en particulier y ont joué un tel rôle.

III. LES FINANCES ROYALES À L'ÉPOQUE D'AYUDHYA

Dans ce but, il est souhaitable que nous nous intéressions à la manière dont était organisée la gestion des finances royales à l'époque d'Ayudhya. On constate d'abord que, dans l'organisation administrative et militaire instituée par le roi Baromtraylokanat en 1458 (il s'agit plutôt d'une rationalisation du système qui existait depuis la « fondation » d'Ayudhya)⁷⁴, les sujets du monarque ne sont pas tenus au versement d'un impôt : le peuple, constitué de *ḥwī /phrāj/*, est soumis à la corvée (il s'agit d'une corvée civile et militaire de six mois par an⁷⁵), corvée dont il lui est possible de se dispenser par le paiement d'une taxe⁷⁶ ; cependant, rares étant ceux qui pouvaient, dans une économie rurale où l'autarcie était prépondérante, posséder suffisamment de numéraire pour s'en acquitter. Dans de telles conditions, le Trésor royal devait trouver d'autres sources de financement⁷⁷.

1. Le rôle clé du grand commerce

C'est en ce sens que le commerce international entre l'Orient d'un côté et l'Occident (qui s'élargirait encore avec l'arrivée des Européens) allait être amené à jouer un rôle prépondérant dans les finances du royaume. Le Siam, et Ayudhya sa capitale, vont alors tenter de se constituer en carrefour incontournable, non seulement des voies maritimes, héritant en cela, pour n'évoquer que les plus importants, du rôle des grands États commerçants qui l'avaient précédé, le Founan dans la Péninsule indochinoise et Çrîvijaya dans

⁷⁴ ROBERT-MARTIGNAN, Léopold, *La monarchie absolue siamoise de 1350 à 1925*, Cannes, Robaudy, s. d., pp. 59-61.

⁷⁵ ANAMAWAT, Thanom & alii, *Histoire du Siam des origines à la chute d'Ayudhya*, op. cit., pp. 312-315.

⁷⁶ *Id.*, p. 314.

⁷⁷ Ceci explique que les fonctionnaires ne recevaient pas de traitement et que, par exemple, les juges devaient être rémunérés par les parties aux procès ; ce système, pas si éloigné de celui des « épices » que nous avons connu en France sous l'Ancien Régime, explique la fréquente partialité des jugements rendus mais aussi le fait que le peuple n'osait que rarement s'adresser à l'institution judiciaire ; v. *ibid.*, p. 276.

l'Archipel insulindien et la Péninsule malaise⁷⁸. Il s'agit bien de tirer parti d'une situation géographique favorable et d'asseoir cette position ; on comprend mieux, de ce point de vue, la volonté des monarques siamois de s'assurer un droit de regard sur les sultanats malais riverains du Golfe de Siam mais aussi, à plusieurs reprises, sur le commerce du Golfe du Bengale et de la Mer des Andaman⁷⁹. L'expansionnisme du Siam doit alors être compris comme un moyen de s'assurer les sources de revenus dont il a besoin, par un contrôle aussi étroit que possible des voies et des lieux du commerce international dans sa zone d'influence comme sur son territoire.

Ce rôle grandissant d'Ayudhya, devenue plaque tournante de ce grand commerce, a amené les rois siamois à organiser un système double : taxes d'importation, d'exportation et de transit et instauration d'un monopole royal sur les exportations⁸⁰. C'est un fonctionnaire civil, le พระคลัง /phrá? khlaŋ/, qui était en charge du Trésor royal et, comme tel, avait sous sa responsabilité l'organisation du monopole royal des exportations ainsi que la collecte de ces taxes⁸¹. C'est cet important personnage que les voyageurs et les marchands

⁷⁸ Sur ce point, voir KASETSIRI, Chanwit, « Origins of a Capital and Seaport: the Early Settlement of Ayutthaya and its East Asian Trade », conférence donnée à Ayudhya le 5 décembre 1999.

⁷⁹ Nous avons déjà évoqué (*cf. supra*, note 24) la volonté du roi Baromtraylokanat de s'assurer de sa suzeraineté sur Malacca lors d'une expédition militaire, en 1455. Nous pourrions également rappeler l'importance des ports, aujourd'hui birmans, de Tavoy, Merguy et Ténasserim, sous le règne du roi Naray qui nomma un Français en tant que gouverneur de Merguy et un autre, semble-t-il, aux responsabilités de l'île de Joncelang (l'actuelle Phuket) ; v. WYATT, David K., *A Short History of Siam*, Chiang-Mai, Silkworm, 1984, p. 115.

⁸⁰ Les marchands étrangers ne se contentaient pas d'expédier des produits vers leur pays d'origine : on sait l'importance du « commerce d'Inde en Inde », qui fut par exemple pour beaucoup dans la réussite de la VOC ; *cf.* ANDAYA, Leonard Y., « Interactions with the Outside World and Adaptation in Southeast Asian Society (1500-1800) », [in] TARLING, Nicholas, éd., *The Cambridge History of Southeast Asia*, vol. I, Part II, Cambridge, Cambridge University Press, 2004, p. 16.

⁸¹ À l'époque du roi Naray, pour laquelle nous avons tout un ensemble de témoignages rapportés par les diplomates français et les négociants de la Compagnie des Indes Orientales, ces taxes étaient de deux sortes mais il convient de noter qu'elles s'appliquaient exclusivement aux marchandises et aux embarcations : ceci n'est pas étonnant puisque les exportations comme les importations se faisaient par la voie maritime et que les transports intérieurs passaient essentiellement par les fleuves, rivières et canaux. Pour les taxes concernant les entrées et les sorties du royaume, il s'agissait d'abord d'un montant forfaitaire dit จังกอบปากเรือ /caŋkɔ:p pà:k ruua/, littéralement « taxe de proue » : elle était de 12 bahts de l'époque, que les Occidentaux appellent *tical* (1 baht = 2 livres tournois, soit environ 20 à 24 euros) par 2 mètres de largeur pour les vaisseaux de pays liés au royaume par des traités d'amitié et de 20 bahts pour les autres, et la valeur de la marchandise était taxée respectivement à 3 et 5%. Pour les

occidentaux appellent, en suivant la déformation qu'en ont fait les Portugais, le « Barcalon »⁸² : il faut d'ailleurs remarquer que, sa charge les mettant en contacts constants avec lui, les étrangers l'ont souvent pris pour un Ministre des Affaires étrangères ou même pour un Premier Ministre⁸³. Les produits d'exportation, qui pouvaient aussi bien être issus de l'économie siamoise proprement dite, au sein de laquelle ils étaient achetés au cours du marché intérieur, que des tributs en nature versés par les nombreux royaumes et principautés qui dépendaient du roi de Siam, étaient rassemblés dans les entrepôts de l'État et revendus aux étrangers à un prix trois fois supérieur. On conçoit que c'était là une source essentielle des revenus du royaume. Mais nous devons être conscients que ce monopole et les tarifs élevés ainsi pratiqués, conjugués à ce que nous évoquions de l'absence de traitement versé aux fonctionnaires siamois, étaient une forte incitation à une corruption visant à contourner le contrôle étatique. L'exemple était donné au plus haut de l'échelle sociale, puisque Simon de La Loubère nous rapporte que la fille du roi Naray elle-même se livrait à un négoce international à la limite de la légalité⁸⁴. Bien des exemples européens nous montrent d'ailleurs que les grandes compagnies de commerce occidentales comme leurs représentants à Ayudhya y trouvaient largement leur compte : Jeremias van Vliet, dont le salaire annuel était de 60 florins, partit en 1641 d'Ayudhya où il avait passé 8 années avec une fortune personnelle estimée à 30.000 florins⁸⁵.

Dans l'organisation de ce monopole royal des produits d'exportation, furent initialement adjoints au Barcalon deux autres hauts fonctionnaires qui, sans doute afin d'assurer l'efficacité de leurs relations avec les marchands travaillant dans l'exportation, étaient choisis dans les communautés étrangères résidant à Ayudhya ; l'un, chargé de la gestion du commerce avec

taxes intérieures, que l'on peut comparer aux taxes d'octroi payées autrefois en France, elles portaient exclusivement sur les embarcations d'une largeur supérieure à 6 coudées (3 mètres) et étaient d'un montant forfaitaire de 6 bahts.

⁸² En 1546, alors que le roi Chayrachathirat (1533-1546) s'apprête à attaquer le royaume de Chiang-Mai, les Portugais résidant dans Ayudhya sont « invités » à se joindre à ses armées par le « compracalão, gouverneur du royaume » ; v. PINTO, Fernão Mendes, *Pérégrination*, Paris, Minos-La Différence, 2002, p. 722. Pour plus d'informations sur l'importance politique et commerciale du Barcalon au XVII^e siècle, v. par exemple STORIS, George A., *The Greek First Counsellor at the Court of Siam: an Appraisal*, Bangkok, Siam Society, 1998, 142 p.

⁸³ LA LOUBÈRE, S. de, *Du Royaume de Siam*, op. cit., p. 478. Ceci est d'ailleurs confirmé dans FORBIN, Claude, comte de, *Mémoires*, tome I, [in] *Collection des Mémoires relatifs à l'Histoire de France*, tome LXXIV, Paris, Foucault, 1829, p. 340.

⁸⁴ *Ibid.*, p. 308.

⁸⁵ KRAAN, Alfons van der, « The Dutch in Siam: Jeremias van Vliet and the 1636 Incident at Ayuthaya », *UNEAC Asia Papers* 3, New England University, 2000, p. 9.

l'Orient, dont le service s'appelait le กรมท่าซ้าย /krom thâ: sâ:j/, était traditionnellement un Chinois⁸⁶ et l'autre, chargé des relations avec l'Occident (il s'agissait dans un premier temps des riverains de l'Océan Indien, de la Mer Rouge et du Golfe Persique⁸⁷), était le กรมท่าขวา /krom thâ: khwâ:/, un musulman⁸⁸ ; c'est bien entendu ce dernier qui nous intéresse dans le cadre de la présente étude. Il faut attendre, dans les documents européens, le début du XVII^e siècle pour avoir des renseignements précis sur ce personnage ; l'Portugais (ou particulier ici à F. Mendis Pinto) ne nous parlent guère de l'organisation du commerce à Ayudhya, ceci peut-être parce qu'ils étaient largement intégrés à la population autochtone, comme d'ailleurs dans de nombreux royaumes de l'Asie du Sud-est. Nous avons en tout cas une première indication avec ce qu'il est convenu d'appeler l'incident de 1636, tel qu'il nous est rapporté par Jeremias van Vliet, alors responsable de la factorerie de la VOC à Ayudhya⁸⁹. Au détour du texte qu'il adresse à ce sujet à ses supérieurs de Batavia, il évoque un négociant hollandais indépendant, Jan van Meerwijck⁹⁰, qui aurait été amené à quitter le Siam à la suite d'un différend qu'il aurait eu avec le *shahbandar*, présenté comme étant le responsable des marchands européens à

⁸⁶ Il portait le titre de noblesse administrative de พระยาโชฎีกกราชเศรษฐี /phrá?ja: cho:dùk râ:tchá?sè:thî:/. Il faut d'ailleurs noter que la majorité des fonctionnaires attachés à ce département étaient soit des Chinois, soit des Vietnamiens. Sur ce titre et sur le département qui en dépendait, cf. PHONSABUT, Wilatwong, *Chodækrachasetthi*, [in] *Encyclopédie siamoise*, Bangkok, Académie royale de Thaïlande, volume XI, 1980. Voir également BREAZEALE, Kennon, « Thai Maritime Trade and the Ministry responsible », [in] K. BREAZEALE (ed.), *From Japan to Arabia : Ayutthaya's Maritime Relations with Asia*, Bangkok, Toyota Thailand Foundation, 1999, pp. 1-54.

⁸⁷ Devant l'intensification des rapports commerciaux avec l'Occident européen, un troisième service, le กรมท่ากลาง /krom thâ: kla:ŋ/, fut créé au début du XIX^e siècle, sous le règne de Rama II (1809-1824) pour en assurer la supervision ; cf. SAKSUNG, Adison, *Bases de la culture thaïe*, Songkhla, Université Thaksin, 2003, p. 67.

⁸⁸ Il portait le titre de พระยาจุฬาราชมนตรี /phrá?ja: cù?la: râ:tchá?montri:/. Depuis la Révolution de 1932 qui a renversé la monarchie absolue au Siam, ce titre est porté par le responsable institutionnel de l'islam dans le royaume de Thaïlande ; c'est par exemple lui qui représente sa confession dans les cérémonies officielles et qui proclame la fin et le début du Ramadan.

⁸⁹ Cf. KRAAN, Alfons van der, *The Dutch in Siam: Jeremias van Vliet and the 1636 Incident at Ayutthaya*, op. cit., p. 8 ; BAKER, Chris ; NA POMBEJRA, Dhiravat & WYATT, David K., *Van Vliet's Siam*, Chiang Mai, Silkworm Books, 2005, 346 p.

⁹⁰ Les renseignements que nous possédons sur ce Jan van Meerwijck sont fragmentaires et plutôt rares. Il s'agirait, si nous en croyons Joost Schouten, qui fut Directeur de la Factorerie de la VOC à Ayudhya de 1633 à 1636, d'un marchand hollandais indépendant qui avait obtenu le droit de commercer à condition de ne pas empiéter sur les intérêts de la Compagnie.

Ayudhya⁹¹. Le nom même de ce fonctionnaire du roi de Siam, tel qu'il lui est donné par les Occidentaux, semble digne d'intérêt puisqu'il s'agit d'une corruption plus ou moins fantaisiste du titre des responsables des ports dans l'Empire perse depuis l'avènement de la dynastie des Séfévides, au début du XVI^e siècle⁹². Mais ce n'est pas uniquement le mot lui-même qui nous rattache à l'islam et, plus particulièrement à des musulmans d'origine persane. Il semble bien que des Persans aient occupé ce poste assez tôt⁹³, à tout le moins à partir du moment où une importante communauté originaire de Perse est venue s'installer au Siam, ceci au tout début du XVII^e siècle. Le plus connu d'entre eux est certainement Cheikh Ahmad (1543-1631), peut-être originaire de Qom qui, arrivé au Siam en 1602, y épousa une Siamoise (il en eut deux fils et une fille)⁹⁴ ; une partie de sa descendance est représentée par la famille Bunnag, laquelle joue, depuis le début de la période de Bangkok, un rôle essentiel dans la vie politique, intellectuelle et artistique du pays⁹⁵. Après avoir occupé les responsabilités de *shahbandar*, il parvint

⁹¹ Les témoignages occidentaux nous laissent à penser que les Européens étaient institutionnellement dépendants de ce *shahbandar* : il semble bien que ceci soit une extrapolation car en fait ils se trouvaient rattachés au responsable dont dépendaient leurs interprètes, qui étaient souvent originaires de l'Océan Indien, où Portugais et Hollandais étaient arrivés depuis longtemps.

⁹² Une étude de ce mot, de ses origines et de ce qu'il recouvre dans l'Orient est due à MORELAND, William H., « The Shahbandar in the Eastern Seas », *Journal of the Royal Asiatic Society*, 52/4, octobre 1920, pp. 517-533.

⁹³ Certains auteurs pensent même que l'organisation de la gestion du commerce extérieur telle que nous l'avons exposée auparavant aurait été inspirée par ces Persans, lesquels auraient donc importé ce système tel qu'ils l'avaient connu en Perse ; v. THIPAKORAWONG MAHA KOSATHOBODI (Chao Phraya), *Chronique des origines de la famille Bunnag compilée par Phraya Chulamontri (Sen)*, Bangkok, 1939, s.e., p. 3.

⁹⁴ Il semble bien que le début du XVII^e siècle ait vu une importante immigration persane au Siam, sans doute à la suite d'une vague de répression menée par le Shah Abbas I^{er} (1588-1629) ; cependant, nous devons bien comprendre que lui et les siens n'étaient pas les premiers Persans à s'installer dans la région et qu'ils n'avaient fait que suivre des compatriotes déjà présents, lesquels auraient pu les informer de la tolérance régnant dans le royaume. Pour une information détaillée sur la carrière de Sheik Ahmad au Siam, v. MARCINKOWSKY, Muhammad I., *From Isfahan to Ayutthaya: Contacts between Iran and Siam during the 17th century*, Kuala-Lumpur, Pustaka Nasional, 2005, p. 86.

⁹⁵ La fortune de cette lignée, issue de Cheik Ahmad, date essentiellement de l'avènement de la dynastie Chakri, qui règne encore sur la Thaïlande actuelle. Proche du futur Rama I^{er} qui le protégea de l'animosité du roi Taksin (1767-1782), Bunnag, descendant de cette famille persane mais de confession bouddhiste, attacha sa fortune au nouveau roi. Les deux ambassades du roi Rama IV (1851-1868) auprès de Napoléon III, en 1861 et 1867, étaient menées par des membres de cette famille et le régent du royaume de Siam pendant la minorité du roi Rama V (1868-1910), สมเด็จพระเจ้าบรมวงศ์เธอ เจ้าฟ้าจุฑาธุชธราดิลก กรมหมื่นนครสวรรค์ศักดีพินิต /sōmdèt cāw phrá'jja: bā?rom má?hā:

très vite au poste de Barcalon puis fut nommé สมุหนายก /sàʔmúʔhàʔna:jók/⁹⁶, avec le titre de เจ้าพระยาวรรษานายก /câw phráʔja: bɔ:wɔ:n râtcha:na:jók/, responsabilités dans lesquelles lui succédèrent son fils puis son petit-fils, titrés respectivement เจ้าพระยาอภัยราชา /câw phráʔja: ʔàʔphajrâ:tcha:/ et เจ้าพระยาชำนาญกิติ /câw phráʔja: chamna:nphákdi:⁹⁷.

2. Les musulmans en faveur à Ayudhya

Il était inéluctable que le rôle de ces responsables des rapports commerciaux et financiers avec les étrangers, dont l'importance était essentielle pour les revenus du royaume ait eu, presque naturellement, des implications : le poste qu'ils occupaient était d'ailleurs celui de « fonctionnaires » et, comme tels, ils avaient évidemment part au gouvernement. C'est ainsi que, pendant les vingt premières années du règne du roi Naray, les musulmans sont manifestement en faveur à Ayudhya. Rappelons par exemple, et nous ne sommes plus là dans des fonctions uniquement commerciales, que le roi Naray envoya en 1668 la troisième (peut-être la quatrième) ambassade de son règne auprès du Shah de Perse Sülaiman I^{er} (1666-1694), lequel y répondit par un envoi de diplomates à Ayudhya en 1685 ; avant la nomination à ce poste du comte de Forbin, c'était un « Turc de nation » qui assurait le commandement de la garnison du fort de Bangkok⁹⁸, lequel surveillait l'embouchure du Ménam Chao Phraya, artère essentielle du commerce international vers et depuis Ayudhya. Or, jusque dans le dernier quart du XVII^e siècle, il semble bien que les musulmans vivant et travaillant à Ayudhya n'aient jamais causé quelque problème que ce soit et, même, nous pouvons penser que Cheikh Ahmad dut une grande partie de la faveur dont lui et sa descendance ont joui à cette époque à l'aide efficace avec laquelle il contribua, avec les musulmans chiïtes dont il était responsable, à l'écrasement d'une révolte sous le règne du roi Songtham (1610-1627)⁹⁹. Il nous est même rapporté que, lorsque le roi Naray mit en

sī: sùʔrɪʔjǎʔwɔŋ/ (1808-1883), était lui aussi un Bunnag ; v. BAFFIE, Jean, « Note sur l'ambassade siamoise de 1861 en France », *Aséanie* 3, 1999, pp. 114-117.

⁹⁶ Le สมุหนายก /sàʔmúʔhàʔna:jók/, dans l'organisation politique et administrative du Siam telle qu'elle avait été mise en place par le roi Baromtraylokanat, était à la tête de toutes les affaires civiles du royaume ; par la suite, lui furent également confiées les affaires militaires de toute la partie septentrionale du royaume.

⁹⁷ BAFFIE, Jean, « Des musulmans dans la cité bouddhiste. L'exemple de la Thaïlande », *Revue du monde musulman et de la Méditerranée* 68-69, 1993, p. 190.

⁹⁸ Cf. FORBIN, Claude, comte de, *Mémoires*, *op. cit.*, p. 328.

⁹⁹ En 1611-1612, les marchands japonais installés dans Ayudhya tentèrent un coup de main sur le palais royal à la suite d'un différend avec le monarque concernant les taxes qu'ils avaient à

œuvre la révolution qui devait le porter au trône¹⁰⁰, il obtint une aide importante de la communauté persane : c'est à l'occasion de la fête chiite commémorant le martyr d'Hussein qu'il aurait réussi à s'approcher du palais royal et à s'en rendre maître¹⁰¹ ; il est vrai que certains témoignages laissent à penser qu'il avait entretenu des relations amicales avec ces musulmans depuis sa prime jeunesse¹⁰². Tout ceci nous permet de comprendre la faveur dont les Persans ont joui à cette époque, le fils et le petit-fils de Cheikh Ahmad étant demeurés dans la charge de leur père et grand-père ; les voyageurs français arrivés au Siam avec l'ambassade menée par le chevalier de Chaumont ont par ailleurs rapporté à Simon de La Loubère que celui qui exerçait les fonctions de Barcalon avant 1685 était lui aussi un Persan¹⁰³. La faveur dont les Persans jouissaient à Ayudhya est peut-être traduite par le fait que, contrairement aux autres étrangers vivant dans le royaume, lesquels étaient cantonnés dans ces camps situés hors les murs de la capitale, ils avaient leurs résidences dans la ville elle-même : de nombreux témoignages nous parlent en effet d'une « rue des Mores », et remarquent qu'il s'agit d'une des voies les plus belles d'Ayudhya, pavée de briques¹⁰⁴ ; il est vrai qu'ils faisaient, pour la plupart d'entre eux, partie de l'élite dirigeante du royaume et occupaient de hautes charges administratives, ce qui ne les empêchait certainement pas de faire du commerce. Mais cette présence et cette influence musulmanes allaient connaître une éclipse pendant les

payer ; v. POLENGHI, Cesare, *Samurai of Ayutthaya: Yamada Nagasema...*, *op. cit.*, p. 35. Nous devons également nous souvenir que Prasat Thong eut, pendant tout son règne, à faire face à l'hostilité de nombreux tributaires et étrangers qui n'appréciaient pas la manière dont il avait usurpé le trône, ce qui l'amena, par un échange de bons procédés, à s'appuyer d'une part sur les Hollandais et de l'autre sur les Persans qui, bien sûr, y ont largement trouvé leur compte.

¹⁰⁰ À la mort du roi Prasat Thong, en 1656, c'est son fils Chao Fa Chay qui monta sur le trône alors que son frère, Suthammaracha, croyait pouvoir lui succéder ; dans les jours qui suivirent, le prétendant évincé prépara, avec l'aide du futur Naray, une révolution de palais qui lui permit de renverser son neveu. Mais il n'allait pas tarder, quelques mois après, à être renversé à son tour par ce même Naray.

¹⁰¹ O'KANE, John, éd., *Muhammad Rabi' ibn Muhammad Ibrahim, The Ship of Sulaiman*, translated by..., Londres, Routledge, 1972, pp. 95-97.

¹⁰² Lorsqu'il était jeune, le prince Naray aurait particulièrement apprécié la compagnie comme la culture de ces Persans, avec lesquels il aimait à se retrouver ; v. REID, Anthony, *Southeast Asia in the Age of Commerce, 1450-1680 : Expansion and Crisis*, New Haven, Yale University Press, 1995, p. 190 ; l'auteur ne donne malheureusement pas la référence du témoignage persan qu'il évoque ici. Il semble en tout cas que les musulmans ont eu, pendant une bonne partie du règne de Naray, de nombreux avantages : c'est ainsi que les Siamois qui se convertissaient étaient exemptés de la corvée royale.

¹⁰³ LA LOUBÈRE, S. de, *Du Royaume de Siam*, *op. cit.*, p. 338.

¹⁰⁴ CHULARATANA, J., *Muslim Communities in Ayutthaya*, *op. cit.*, p. 100.

dernières années du règne du roi Naray, avec l'arrivée au Siam de Constance Phaulkon et sa rapide ascension dans la faveur du monarque.

Ce n'est pas ici le lieu de rappeler ce que fut la vie de cet aventurier, laquelle est suffisamment connue à travers les nombreux témoignages des voyageurs de l'époque et les travaux des historiens ; ce qui doit nous intéresser, c'est en quoi l'influence de Constance Phaulkon auprès du roi Naray a pu avoir des répercussions sur la place des musulmans dans la société siamoise et quelles en ont été les conséquences du point de vue politique. S'il est vrai que l'aventurier ne s'est converti au catholicisme qu'après avoir épousé, à Ayudhya d'ailleurs, une métisse lusitano-japonaise, et que l'on peut se poser des questions sur la sincérité de cette conversion, il n'en demeure pas moins qu'il a su en jouer auprès des Pères des Missions Étrangères, arrivés au Siam depuis 1662 alors qu'ils étaient en route vers le Tonkin et la Chine¹⁰⁵ et qui, contrairement aux musulmans vivant dans le royaume, souhaitaient réussir à convertir le roi Naray au Catholicisme¹⁰⁶. Ce n'est pas par hasard que le Chevalier de Chaumont, huguenot fraîchement converti, fut choisi pour être le premier ambassadeur de Louis XIV auprès du monarque siamois, et les instructions qui lui furent données par le Marquis de Seignelay étaient sur ce sujet très explicites¹⁰⁷. Les raisons de Phaulkon étaient certainement moins celles d'un prosélyte que d'un politique, qui souhaitait contrebalancer l'influence des Hollandais et des Anglais dans le royaume¹⁰⁸, mais aussi asseoir son pouvoir dans un royaume et dans une Cour où les disgrâces étaient aussi rapides que les ascensions et où les ministres destitués risquaient bien souvent plus que l'exil : nous ne pensons

¹⁰⁵ LAUNAY, Adrien, *Histoire générale de la Société des Missions étrangères*, Paris, Téqui, 1894, vol. I, pp. 19-22.

¹⁰⁶ Bien qu'arrivés au Siam au tout début du règne personnel de Louis XIV (1661), nous pouvons raisonnablement penser que ces missionnaires, par ailleurs largement appuyés et financés par la Compagnie du Saint-Sacrement, étaient influencés par cette règle de droit édictée d'abord à la Paix d'Augsbourg en 1555 et qui fut en quelque sorte intégrée au droit international par les Traités de Westphalie (1648) qui mettaient fin à la Guerre de Trente Ans, *cujus regio ejus religio* ; elle culmina en 1685 par l'Édit de Fontainebleau, qui abolira l'Édit de Nantes. Or, à en croire le comte de Forbin, les prêtres français n'avaient guère réussi dans leurs efforts d'évangélisation du peuple, il aurait été, dans cette optique, utile de convertir le roi siamois ; v. FORBIN, Cl. (comte de), *Mémoires, op. cit.*, p. 428.

¹⁰⁷ PINOT, Virgile, *La Chine et la formation de l'esprit philosophique en France*. Librairie Orientaliste Paul Geuthner, Paris, 1932, p. 99.

¹⁰⁸ On peut se convaincre de son peu d'empressement à favoriser une éventuelle conversion du roi Naray dans le *Mémoire de Monsieur. onstance ministre du roy de Siam sur l'ambassade que le Roy lui a envoyée pour l'inviter à se faire chrestien*, Bibliothèque Nationale de France, 15.476, folio 1-25.

donc pas être en mesure de voir dans son appel à la France de Louis XIV une réaction à la présence des musulmans dans Ayudhya. Il faut néanmoins se rendre à l'évidence : l'action de Constance Phaulkon auprès de Naray, qui consistait en fait à conforter son pouvoir en s'appuyant sur les Français, missionnaires certes, mais aussi et surtout militaires (rappelons-nous que le comte de Forbin, arrivé avec l'ambassade du chevalier de Chaumont, fut prié de demeurer à Siam où lui furent accordés un titre de noblesse et d'importantes fonctions à la direction du fort de Bangkok), pouvait à juste titre inquiéter aussi bien les moines bouddhistes¹⁰⁹ que les musulmans ; ceux-ci avaient d'autant plus de raisons de craindre que Naray finît par se convertir qu'une tentative de l'attirer dans le camp de l'islam avait échoué lors de l'ambassade que lui avait envoyée le Shah de Perse en 1685, juste avant que n'arrive celle du roi de France¹¹⁰. Il semble d'ailleurs que le prosélytisme ait plutôt été l'apanage de nouveaux venus, qu'il s'agisse des pères des Missions Étrangères de Paris, appuyés par l'appareil diplomatique puis militaire du roi de France ou de ces ambassadeurs persans : les musulmans du Siam, installés à Ayudhya depuis des décennies, ne semblaient guère pressés de faire du roi de leur pays d'accueil un des leurs ; ils se contentaient manifestement de la tolérance active dont ils jouissaient, laquelle se concrétisait par des dons de terre ou des aides à l'édification de mosquées, par exemple. Une conversion de Naray au Catholicisme, compte tenu de l'attitude des monarques chrétiens de l'époque ne serait-ce qu'en Europe, pouvait évidemment être source d'inquiétude. Celle-ci était d'autant plus grande que le poids politique, et donc économique, des Persans eux-mêmes était en perte de vitesse depuis 1677, date à laquelle le dernier d'entre eux, Astarabadi, avait dû quitter ses fonctions.

¹⁰⁹ N'oublions pas que la « Révolution de Siam » de 1688, qui amena Phetracha sur le trône d'Ayudhya, si elle trouve son origine dans l'ambition du nouveau monarque, fut largement soutenue par le *sangha* qui voyait d'un mauvais œil la présence grandissante des Français dans le royaume et prêtait l'oreille aux rumeurs selon lesquelles Phra Pi, fils adoptif de Naray et l'un de ses successeurs potentiels (il sera d'ailleurs exécuté sur l'ordre de Phetracha), aurait été converti au Catholicisme. Par ailleurs, il semble bien que M. Paumard, qui était le médecin de Naray et qui demeurait dans une chambre près de celle du roi, ait eu quelque influence sur un monarque déjà très malade ; v. BEAUCHAMP, comte de, « Les Français à Siam 1685-1688 », *Cabinet historique*, 1861, pp. 236-237.

¹¹⁰ Sur cette ambassade, cf. MARCINOWSKY, Christoph, *Persians and Shi'ites in Thailand, from the Ayuthaya period to the present*, Singapour, NSC Working Papers n° 15, 2014, p. 6.

3. La révolte des Makassars

C'est dans ce contexte que nous devons nous pencher sur un événement qui nous semble relativement atypique dans l'histoire de l'islam à Ayudhya ; il s'agit de cette révolte des Makassars¹¹¹ que nous avons évoquée précédemment¹¹².

Nous sommes en effet fondés à nous demander pourquoi ces réfugiés de fraîche date au Siam (rappelons qu'ils ne seraient arrivés à Ayudhya que dans les années 1664), qui avaient été chaleureusement accueillis par le roi Naray se sont trouvés dans une position de fer de lance d'une révolte particulièrement dure. Le premier point qu'il convient d'exposer est certainement la valeur militaire de ces Makassars. Le comte de Forbin nous rapporte d'ailleurs les effets de leur bravoure dans le combat qu'il a mené contre eux cette année-là alors qu'il commandait le fort de Bangkok : une petite troupe de 17 de ces rebelles réussit alors à tuer 366 de ses soldats, siamois et européens, et à en blesser plus encore, parmi lesquels monsieur de Beauregard, son adjoint¹¹³. La seconde raison est peut-être la proximité des Makassars avec les Malais, dont nous avons par exemple noté qu'ils partageaient les mêmes mosquées depuis qu'ils s'étaient réfugiés dans le royaume siamois.

Devant le danger, réel ou supposé, d'une éventuelle conversion du roi Naray au Catholicisme, les musulmans ont donc souhaité réagir. Cette réaction a certainement été ressentie comme nécessaire puisque le roi siamois était déjà très malade (on ignore d'ailleurs toujours aujourd'hui si la cause de sa mort, en 1688, est un assassinat – ce ne serait pas le premier dans l'histoire dynastique mouvementée d'Ayudhya – ou bien la maladie) et que son fils adoptif, Mom Pi, sans doute converti au Catholicisme, pouvait éventuellement lui succéder. Or, il semble possible que, pour parer à cet éventuel danger, les musulmans aient songé à utiliser la même arme que celle

¹¹¹ Nous utilisons ici l'orthographe moderne ; les textes français de l'époque, et particulièrement le comte de Forbin dans ses *Mémoires*, écrivent cet ethnonyme « Macassar ».

¹¹² Il semble bien que les Makassars et leur prince aient été mêlés à une première tentative de révolte menée par les Malais en 1682 (il est d'ailleurs difficile d'en saisir les causes), mais que celle-ci ait été rapidement étouffée et que, à part de rares exceptions, le roi Naray ait pardonné les conspirateurs ; c'est en tout cas ce que nous pouvons inférer du témoignage du Père de Bèze ; v. BÈZE, Claude de, *Mémoire du P. de Bèze sur la vie de Constance Phaulkon, Premier Ministre du roi de Siam, Phra Narai, et de sa triste fin ; suivi de lettres et de documents d'archives de Constance Phaulkon*, Tokyo, Presses Salésiennes, 1947, pp. 65-67.

¹¹³ Monsieur de Beauregard fut en effet éventré par un de ces Makassars armé d'un kriss, et le comte de Forbin lui remit les viscères à l'intérieur de l'abdomen puis recousit la plaie (FORBIN, Cl., comte de, *Mémoires, op. cit.*, pp. 364-382).

qu'envisageaient les Chrétiens, mettre sur le trône un prince qui aurait été converti à l'islam. Ce n'aurait d'ailleurs pas été le premier exemple connu en Asie du Sud-est : on se souviendra du roi du Cambodge Ramadhipati I^{er} (1642-1648) qui se convertit à l'islam ; il est vrai que cette aventure se termina par une révolte populaire inspirée par le *sangha khmer*¹¹⁴.

Certes, l'hypothèse que nous proposons ici pour but de cette révolte n'est appuyée que sur un seul témoignage, alors que nombreux sont les auteurs présents lors des événements qui ne se préoccupent que de la manière dont ils se sont déroulés ; il s'agit d'une relation, signée uniquement d'initiales, J. M. J., conservée aux archives des Missions Étrangères de Paris¹¹⁵. Il n'empêche qu'il est difficile d'en évoquer une autre, compte tenu du contexte politique et religieux du moment où elle éclata. Nous avons d'ailleurs l'impression (mais celle-ci se base uniquement sur des documents occidentaux et, plus précisément, français, ce qui n'est sans doute pas gage d'objectivité) que la révolte en question ne soit pas apparue sans avoir été préparée : nous rencontrons par exemple la mention de rumeurs qui auraient agité la communauté musulmane de la capitale, parlant de présages annonciateurs de jours mauvais pour l'islam, comme celui observé par un « prêtre mahométan » (*sic*)¹¹⁶, une conjonction de sept étoiles en forme de croissant et une huitième entre les deux points de ce croissant¹¹⁷. On conçoit fort bien que ces types de rumeurs, prétendument appuyées sur des observations

¹¹⁴ PHOEN, Mak & QUACH, Po Dharma, « La première intervention militaire vietnamienne au Cambodge (1658-1659) », *BEFEO* 73, 1984, pp. 285-318.

¹¹⁵ J. M. J., *Relation des Missions*, octobre 1686, Archives des Missions Étrangères de Paris, volume 855, pp. 562-566 et volume 879, pp. 520-525. La référence à cette éventuelle intronisation d'un prince converti à l'islam se trouve p. 562. Les deux frères du roi, encore vivants à l'époque auraient d'ailleurs eu de bonnes raisons de laisser faire un tel complot et tout à gagner de sa réussite. Le premier, Chao Fa Aphaythot, avait été accusé d'être irrespectueux envers son frère et assigné à résidence ; cf. BÈZE, Claude de, *Mémoire du P. de Bèze sur la vie de Constance Phaulkon, Premier Ministre du roi de Siam, Phra Narai, et de sa triste fin ; suivi de lettres et de documents d'archives de Constance Phaulkon, op. cit.*, pp. 65-67). Quant au second, Chao Fa Noy, il avait entretenu une affaire sentimentale avec l'une des concubines royales ; celle-ci avait été exécutée et lui-même condamné au rotin, suivant les règles de la monarchie siamoise (*Ibid.*, pp. 67-73). Tous deux furent éliminés lors de la prise du pouvoir par Phetracha en 1688.

¹¹⁶ TURPIN, François, *Histoire civile et naturelle du royaume de Siam et des révolutions qui ont bouleversé cet empire jusqu'en 1770*, Paris, Costard, 1771, p. 102. Ce « prêtre mahométan » est certainement un imam chiite, puisque les musulmans influents dans Ayudhya étaient, comme nous l'avons vu, essentiellement des Persans.

¹¹⁷ J. M. J., *Relation des Missions*, octobre 1686, *op. cit.*, p. 562. On se souviendra que, dans l'islam en général et dans le chiisme perse en particulier, lequel avait poursuivi la tradition astrologique des mages zoroastriens, l'horoscope comme les présages étaient omniprésents dans la vie privée comme dans les affaires publiques.

astrologiques faites pas un religieux musulman, n'avaient pour seul but que de préparer les esprits à la nécessité de la révolte contre un monarque dont on leur disait qu'il planifiait de les attaquer. Il était nécessaire, pour ces musulmans installés de longue date au Siam, de conserver la tranquillité religieuse qui avait été la leur et leur avait permis d'asseoir leur influence commerciale et leur rôle dans l'administration du royaume. Mais le complot fut manifestement déjoué, par trahison de certains des conjurés¹¹⁸ ou grâce aux espions de Constance Phaulkon¹¹⁹ : des mesures furent prises et les comploteurs sommés de se soumettre, ce qui valut le pardon royal à nombre d'entre eux. Le seul bain de sang qui survint à cette occasion est celui qui eut lieu lors de la bataille entre la garnison du fort de Bangkok et des fuyards makassars et malais tentant de forcer la barre du Ménam¹²⁰.

Cette révolte, somme toute guère inhabituelle dans un royaume où le pouvoir, s'appuyant alternativement sur telle ou telle faction, est fondamentalement instable, prend une importance toute particulière du fait de la présence de nombreux témoins européens, et surtout français. Elle nous paraît cependant symptomatique des effets pervers du prosélytisme ignorant des prêtres missionnaires qui, manifestement, étaient incapables de comprendre qu'une des qualités essentielles du Siam était justement sa tolérance religieuse, comme de l'utilisation de cette volonté de convertir à tout prix par un Constance Phaulkon qui, semble-t-il, n'a vu dans cet aveuglement que l'occasion de faire venir dans le royaume des forces armées, françaises en l'occurrence, afin d'asseoir son pouvoir auprès d'un monarque vieillissant et malade qu'il avait su mettre en confiance. De ce point de vue, nous pouvons considérer que la révolte des Makassars est le produit d'une politique personnelle, celle de Constance Phaulkon, qui a en quelque sorte, dans son propre intérêt, tenté d'importer au Siam des antagonismes religieux qui n'y existaient pas auparavant. Dès lors, il ne serait pas exagéré de penser que sa chute, quelque brutale et cruelle qu'elle ait été, a constitué une chance pour le royaume, qui retrouvera bien vite ses habitudes de tolérance et ceci dès le règne de Phetracha.

¹¹⁸ Un prince makassar, opposé à ce projet de révolte, aurait prévenu le roi Naray de ce qui se tramait ; v. O'KANE, ed., *The ship of Sulaiman*, op. cit., pp. 136-137.

¹¹⁹ Certaines sources rapportent en effet qu'une lettre adressée à un proche résidant à Lavo (Lopburi) où séjournait le roi Naray aurait été confisquée, mettant ainsi toute l'affaire au jour (TACHARD, Père Guy, *Second voyage du père Guy Tachard et des jésuites envoyés par le roy au royaume de Siam, contenant diverses remarques d'histoire, de physique, de géographie et d'astronomie*, Paris, Horthemels, 1689, p. 102).

¹²⁰ FORBIN, Claude, comte de, *Mémoires*, op. cit., pp. 382-383.

Force est de constater que, lorsque celui-ci, que les témoins français de l'époque décrivent comme un monstre xénophobe et même comme un bouddhiste fanatique, entreprit la préparation de sa prise de pouvoir, il ne se contenta pas de s'appuyer sur le *sangha* siamois : celui-ci voyait certainement d'un mauvais œil l'influence grandissante de ces Français catholiques au sein de l'appareil d'État ; la garde royale était composée de gentilshommes venus de France, le médecin du roi lui-même était un Français et surtout, Bangkok, Merguy et Phuket étaient occupées par des garnisons françaises. Ces trois dernières villes étaient essentielles pour la prospérité du royaume : Bangkok commandait le passage vers Ayudhya, Merguy était la porte sur le Golfe du Bengale et le commerce de l'Inde comme du Moyen-Orient tandis que Phuket était une des plus importantes sources de l'extraction de l'étain. Mais, dira-t-on, avant que d'être aux mains des Français, elles avaient été confiées à des musulmans, Turcs ou Persans ; nous pensons que la situation antérieure était bien différente puisque, si les Français arrivent en demeurant au service de Louis XIV et sont donc perçus comme une force d'occupation sinon d'invasion, les musulmans se mettaient à celui du roi de Siam et, le plus souvent, s'installaient définitivement dans le royaume : Cheikh Ahmad en est l'exemple le plus fameux. En d'autres termes, l'intérêt du Siam était conforme à celui de ces musulmans, ce qui n'était pas le cas des Français qui agissaient au profit de leur pays et de leur roi. Nous comprenons mieux, dans de telles conditions, pourquoi, lors de la « Révolution de Siam », les musulmans semblent bien avoir apporté leur soutien à Phetracha¹²¹. Eût-il été ce bouddhiste fanatique que certains nous décrivent, ceux-ci s'en fussent méfiés autant que des Chrétiens appuyés par Constance Phaulkon... Nous rappellerons d'ailleurs que, l'orage qui a suivi la prise du pouvoir une fois passé, les missionnaires ont pu demeurer au Siam sans trop d'obstacles, encore qu'il leur fut désormais interdit de tenter d'évangéliser les Siamois, de publier des ouvrages chrétiens dans la langue du pays et qu'ils n'eurent plus l'autorisation de s'occuper des communautés catholiques d'origine étrangère ; le séminaire, qui avait été créé sous le règne de Naray, put continuer ses activités, mais ne forma plus de prêtres siamois¹²².

Au XVIII^e siècle, et jusqu'à la seconde prise d'Ayudhya par les armées birmanes en 1767, les musulmans de toutes origines continueront de vivre en paix dans le royaume de Siam et leur communauté dans la capitale ne se fera

¹²¹ REID, Anthony, *op. cit.*, vol. II, p. 191.

¹²² LAUNAY, Marcel & MOUSSAY, Gérard, édés., *Les Missions étrangères. Trois siècles et demi d'histoire et d'aventure en Asie*, Paris, Perrin, 2008, pp. 53-54.

pas remarquer par quelque velléité de révolte que ce soit. Il semble d'ailleurs que la communauté d'origine persane ait continué à jouer un grand rôle dans la capitale¹²³ et Engelbert Kaempfer note que, sous le règne de Phetracha, c'est un Indo-Iranien qui est Barcalon¹²⁴. Nous devons cependant rappeler que les rapports politiques et commerciaux avec la Perse vont aller s'affaiblissant après 1722, date à laquelle la dynastie séfévide disparut dans la prise d'Ispahan par les Afghans¹²⁵. Ce qui est certain, c'est que les musulmans seront présents pour défendre Ayudhya contre les envahisseurs birmans et un grand nombre d'entre eux seront d'ailleurs déportés chez les vainqueurs¹²⁶, comme le furent les Siamois bouddhistes avec, à leur tête, le prince Uthumphon qui avait abdicé après un court règne (deux mois en 1758) afin de se retirer dans un monastère¹²⁷. Leur implication dans cette guerre montre clairement leur fidélité à un royaume qui les avait accueillis au long des siècles passés et où ils avaient pu pratiquer librement leur foi comme y mener leurs affaires. Rares dans le monde sont les pays où une telle tolérance envers des peuples et des croyances étrangers peut être observée de manière si constante ; que l'on songe, et ce ne sont là qu'exemples, au rejet des Morisques et des Marranes dans l'Espagne des Rois catholiques, à l'expulsion des Juifs du Portugal par Philippe II ou encore aux Huguenots français contraints à l'exil après la Révocation de l'Édit de Nantes.

¹²³ Il semble par exemple que le persan ait alors été la langue de communication dans la communauté musulmane d'Ayudhya (KAEMPFER, Engelbert, *Am Hofe des persischen Großkönigs (1684-85). Das erste Buch der Amoenitates Exoticae*, introduction et traduction en allemand par Walther HINZ, Leipzig, Koehler, 1940, p. 135).

¹²⁴ KAEMPFER, Engelbert, *A description of the Kingdom of Siam*, Bangkok, Orchid Press, 1998, p. 24. Rappelons que Cheikh Ahmad avait lui-même fini sa carrière administrative dans ce même poste ; la boucle était donc bouclée et la parenthèse chrétienne qu'avait représentée Constance Phaulkon totalement effacée.

¹²⁵ MARCINOWSKY, Christoph, *Persians and Shi'ites in Thailand, from the Ayutthaya period to the present*, *op. cit.*, p. 9.

¹²⁶ D'autres ont manifestement suivi le centre du pouvoir qui s'est déplacé d'Ayudhya à Thonburi sous le règne du roi Taksin (1767-1782), restaurateur de l'indépendance siamoise, puis à Bangkok à partir de l'accession au trône de la dynastie Chakri (ARDRUKSA, Winyu, *Bangkok Muslims: Social Otherness and Territorial Conceptions*, Paper presented at the 12th International Conference on Thai Studies, Université de Sydney, 2014, p. 8).

¹²⁷ ANAMAWAT, Thanom & alii, *Histoire du Siam des origines à la chute d'Ayudhya*, *op. cit.*, p. 162.

OUVRAGES CONSULTÉS

1. Ouvrages en langues occidentales

- ABDOUL-CARIME, Nasir, « Note de synthèse sur l’historique de l’islamisation en péninsule indochinoise », *Péninsule* 56, 2008, pp. 31-50.
- ABDUL Hamid Ahmad Sarji, *The Rulers of Malaysia* [in] *The Encyclopedia of Malaysia*, volume XVI, Singapour, Didier Millet, 2010,
- ABDUL Halim Bashah, *Raja Campa & Dinasti Jembal Dalam Patani Besar*, Kota Bahru, Perbadanam Muzium Negari Kelantan, 1994, 199 p.
- ABDUL Hamid Ahmad Sarji, *The Rulers of Malaysia* [in] *The Encyclopedia of Malaysia*, volume XVI, Singapour, Didier Millet, 2010, 184 p.
- AL-IDRĪSĪ, *Livre de la récréation de l’homme désireux de connaître les pays*, traduit par Pierre-Amédée Jaubert, Paris, Imprimerie royale, 1836-1840, 2 volumes, 505 p.
- ANDAYA, Leonard Y., “Interactions with the Outside World and Adaptation in Southeast Asian Society (1500-1800) », [in] TARLING, Nicholas, ed., *The Cambridge History of Southeast Asia*, Volume I, Part II, Cambridge, Cambridge University Press, 2004, pp. 341-401.
- ARDRUKSA, Winyu, *Bangkok Muslims : Social Otherness and Territorial Conceptions*, Paper presented at the 12th International Conference on Thai Studies, Université de Sydney, 2014, 24 p.
- BAFFIE, Jean, « Des musulmans dans la cité bouddhiste. L’exemple de la Thaïlande », *Revue du monde musulman et de la Méditerranée* 68-69, 1993, pp.189-200.
- , « Note sur l’ambassade siamoise de 1861 en France », *Aséanie* 3, 1999, pp. 114-117.
- BAKER, Chris ; NA POMBEJRA, Dhiravat & WYATT, David K., *Van Vliet’s Siam*, Chiang Mai, Silkworm Books, 2005, 346 p.
- BEAUCHAMP, comte de, « Les Français à Siam 1685-1688 », *Cabinet historique*, tome VII, 1861, pp. 177-234 & pp. 326-339.
- BÈZE, Claude de, *Mémoire du P. de Bèze sur la vie de Constance Phaulkon, Premier Ministre du roi de Siam, Phra Narai, et de sa triste fin ; suivi de lettres et de documents d’archives de Constance Phaulkon*, Tokyo, Presses Salésiennes, 1947, 282 p.
- BREAZEALE, Kennon, « Thai Maritime Trade and the Ministry responsible », [in] K. BREAZEALE (ed.), *From Japan to Arabia : Ayutthaya’s Maritime Relations with Asia*, Bangkok, Toyota Thailand Foundation, 1999, pp. 1-54.

- CHAMBERLAIN, James R. (ed.) *The Ram Khamheng Controversy. Collected papers*, Bangkok, The Siam Society, 1991, 565 p.
- CHO, Hung-Guk, « The Trade between China, Japan, Korea and Southeast Asia in the 14th Century through the 17th Century Period », *International Area Studies Review* 3, 2000, pp. 7-107.
- CHULARATANA, Julispong, « Muslim Communities in Ayutthaya », *Manusya, Journal of Humanities*, 10/1, 2007, pp. 89-104.
- CEDÈS, George, « Notes critiques sur l'inscription de Rāma Khamheng », *JSS*, vol. 12 (1), 1918, pp. 1-27.
- , « Nouvelles notes critiques sur l'inscription de Rāma Khamheng », *JSS*, vol. 12 (1), 1923, pp. 113-120.
- , *Recueil des Inscriptions du Siam, I, Inscriptions du Sukhodaya éditées et traduites par...*, Bangkok, Bibliothèque national Vahiranana, service archéologique, Bangkok Time Press, 1924, 168 + 177 p.
- , *Recueil des Inscriptions du Siam II*, Bangkok, Institut Royal du Siam, Service archéologique, 1929, 52 + 54 p. ; 2^e éd. revue et mise à jour, id., 1961, 66 + 40 p.
- , « Le fondateur de la royauté angkoriennne et les récentes découvertes archéologiques au Phnom Kulên », Bangkok, *Cahiers de l'École française d'Extrême-Orient* 14, 1938, pp. 40-48.
- , *Les États hindouisés d'Indochine et d'Indonésie*, Paris, De Boccard, 1964, 494 p.
- CONDOMINAS, Georges, « Essai sur l'évolution des systèmes politiques thaïs », [in] *L'Espace social. A propos de l'Asie du Sud-Est*, Paris, Les Indes Savantes, [1976] 2006, pp. 259-315.
- DELOUCHE, Gilles, « Une femme d'affaires et d'influence à Ayudhya au XVII^e siècle : dame O-Sut (?-1658) », *Péninsule* 67, 2014, pp. 5-24.
- , « De l'assassinat comme mode d'accession au trône : petits meurtres entre grands à Ayudhya », *Péninsule* 69, 2015, pp. 141-182.
- FERRAND, Gabriel, « Malaka, le Malayu et Malayur », *Journal Asiatique* 51, juillet-août 1918, pp. 51-188.
- FINOT, Louis, « Leçon d'ouverture au Collège de France, le 16 mai 1908 : Les études indochinoises », *Bulletin du Comité de l'Asie française*, 1908, 28 p.
- FORBIN, Claude (comte de), *Mémoires*, tome I, *Collection des Mémoires relatifs à l'Histoire de France*, tome LXXIV, Paris, Foucault, 1829.
- GERVAISE, Nicolas, *Histoire naturelle et politique du Royaume de Siam*, Paris, Barbin, 1688, 324 p.
- GOLDENCHTEIN, Youri & MELKOYAN, Sylvia, *Samarcande, Boukhara, Chakhriabz, Khiva*, Courbevoie, ACR éditions, 1995, 192 p.

- GRISWOLD, Alexander B., « The inscription of King Rāma Gaṃhèn of Sukhodaya (1292 A.D.). Epigraphic and Historical Studies n° 9 », [in] *Epigraphic and Historical Studies*, Bangkok, The Historical Society, [1971] 1992, pp. 241-290.
- GROSLIER, Bernard-Philippe, « Les Syam Kuk des bas-reliefs d'Angkor Vat », [in] *Orients pour Georges Condominas*, Paris, Sudestasi/Privat, 1981, pp. 107-126.
- GUILLAUD, Dominique, « Les douze ventres du sultan : la permanence des territoires à Jambi », *Géographie et Cultures* 12, Paris, 1994, pp. 109-130.
- JACQ-HELGOUAC'H, Michel, *La civilisation des ports-entrepôts dans le Sud Kedah (Malaysia) V^{ème}-XIX^{ème} siècles*, Paris, L'Harmattan, 1992, 354 p.
- KAEMPFER, Engelbert, *Am Hofe des persischen Großkönigs (1684-85). Das erste Buch der Amoenitates Exoticae*, introduction et traduction en allemand par Walther Hinz, Leipzig, Koehler, 1940, 241 p.
- , *A description of the Kingdom of Siam*, Bangkok, Orchid Press, 1998, 128 p.
- KRAAN, Alfons van der, « The Dutch in Siam : Jeremias van Vliet and the 1636 Incident at Ayutthaya », *UNEAC Asia Papers* n° 3, New England University, 2000, pp. 1-14.
- LA LOUBÈRE, Simon de, *Description du Royaume de Siam*, Amsterdam, Wolfgang, 1691, 2 vol., 331 & 439 p.
- LAFONT, Pierre Bernard, « Génies, anges et démons en Asie du Sud-est », [in] *Génies, anges et démons*, Paris, Seuil, Sources orientales, 1971, pp. 345-382.
- LAUNAY, Adrien, *Histoire générale de la Société des Missions étrangères*, Paris, Téqui, 1894, 3 vol., IX-595, 594-4, 645-12 p.
- LAUNAY, Adrien, *Siam et les missionnaires français*, Tours, Mame, 1896, 240 p.
- LAUNAY, Marcel & MOUSSAY, Gérard, éd., *Les Missions étrangères, Trois siècles et demi d'histoire et d'aventure en Asie*, Paris, Perrin, 2008, 424 p.
- LUCE, Gordon H., « The Cambodian (?) Invasion of Lower Burma : A Comparison of Burmese and Talaing Chronicles », *Journal of the Burmese Research Society*, Vol. XII, Part I, 1922, pp. 39-45.
- MARCINOWSKY, Christoph, *Persians and Shi'ites in Thailand, from the Ayutthaya period to the present*, Singapour, NSC Working Papers n° 15, 2014, pp. 578-579.
- MARCINKOWSKY, Muhammad I., *From Isfahan to Ayutthaya: Contacts between Iran and Siam during the 17th century*, Kuala-Lumpur, Pustaka Nasional, 2005, 121 p.

- MAZLAN, A. N., *Historical Reality. Siamese Muslims Kings of Negara Kedah and Ayutthaya*, <http://sejarahnagarakedah.blogspot/2007/04>, consulté le 10 avril 2014.
- MORELAND, William H., « The Shahbandar in the Eastern Seas », *Journal of the Royal Asiatic Society*, volume 52, n° 4, 1920, pp. 517-533.
- MUS, Paul, « Cultes indiens et indigènes au Champa », *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient (BEFEO) XXXIII/1*, 1933, pp. 367-410.
- NA NAGARA, Prasert & GRISWOLD, Alexander B., « The inscription of King Rāma Gamhèn of Sukhodaya (1292 A.D.). Epigraphic and Historical Studies n° 9 », [in] *Epigraphic and Historical Studies*, Bangkok, The Historical Society, [1971] 1992, pp. 241-290.
- NA POMBEJRA, Dhiravat & WYATT, David K., *Van Vliet's Siam*, Chiang Mai, Silksworm Books, 2005, 346 p.
- O'CONNOR, Richard A., « A Regional explanation of the thai Müang as a City-State », [in] M. H. HANSEND, *A Comparative Study of thirty City-State cultures: An Investigation*, Copenhagen, The Copenhagen Polis Center, 2000, pp. 431-443
- O'KANE, John, éd. & trad. de, *Muhammad Rabi' ibn Muhammad Ibrahim, The Ship of Sulaiman*, Londres, Routledge, 1972, 264 p.
- PELLIOT, Paul, « Deux itinéraires de la Chine en Inde », *BEFEO*, t. IV, 1904, pp. 131-413.
- PELRAS, Christian, « La conspiration de Makassar à Ayuthia en 1686 : ses dessous, son échec, son leader malchanceux. Témoignages européens et asiatiques », *L'horizon nousantarien. Mélanges en hommage à Denys Lombard*, vol. I, *Archipel* n° 56, 1998, pp. 163-198.
- PHAULCON, Constance, *Mémoire de Monsieur. Constance ministre du roy de Siam sur l'ambassade que le Roy lui a envoyée pour l'inviter à se faire chrestien*, Bibliothèque Nationale de France, 15.476, folio 1-25.
- PHOEUN, Mak & QUACH, Po Dharma, « La première intervention militaire vietnamienne au Cambodge (1658-1659) », *BEFEO* 73, 1984, pp. 285-318.
- PINOT, Virgile, *La Chine et la formation de l'esprit philosophique en France*, Paris, Librairie Orientaliste Paul Geuthner, 1932, 480 p.
- PINTO, Fernão Mendes, *Pérégrination*, Paris, Minos-La Différence, 2002, 987 p.
- POLENGHI, Cesare, *Samurai of Ayutthaya: Yamada Nagasema, Japanese Warrior and Merchant in Early Seventeenth-Century Siam*, Bangkok, White Lotus, 2009, 80 p.
- PORÉE-MASPERO, Eveline, « Nouvelle étude sur la Nâgî Soma », *Journal Asiatique* n° 328/2, 1950, pp. 237-267.

- REID, Anthony, *Southeast Asia in the Age of Commerce, 1450-1680: Expansion and Crisis*, New Haven, Yale University Press, 1995, 390 p.
- ROBERT-MARTIGNAN, Léopold, *La monarchie absolue siamoise de 1350 à 1926*, Cannes, Robaudy, s.d., 319 p.
- SHAEK AHMAD, Omar Farouk, « Muslims in the Kingdom of Ayutthaya », [in] ARIFF, Mohamed, éd., *Islamic Banking in Southeast Asia: Islam and the Economic Development of Southeast Asia*, Singapour, Institute of Southeast Asia Studies (ISEAS), 1988, pp. 206-214.
- SIORIS, George A., *The Greek First Counsellor at the Court of Siam: an Appraisal*, Bangkok, Siam Society, 1998, 142 p.
- SRIPANA, Thanyathip, « Les 'Viêt kiêu' du Nord-Est de la Thaïlande dans le contexte des relations entre la Thaïlande et le Viêt-nam au cours de la seconde moitié du XX^e siècle », *Aséanie* 9, 2002, pp. 62-64.
- SYUKRI, Ibrahim, *History of the Malay Kingdom of Pattani*, Columbus, Ohio University Press, 1985, 90 p.
- TACHARD, Guy, *Second voyage du Père Guy Tachard et des jésuites envoyez par le Roy au royaume de Siam, contenant diverses remarques d'histoire, de physique, de géographie et d'astronomie*, Paris, D. Horthemels, 1689, VI-428 p.
- TERWIEL, Jan Barend, *The Ram Khamheng Inscription. The fake that did not come true*, Göttingen, Ostasien Verlag, Reihe Gelbe Erde 5, 2010, 116 p.
- TEEuw, Andries & WYATT, David K., *The Story of Patani*, La Haye, Nijhoff, 1970, 2 vol., 330 p.
- TURPIN, François, *Histoire civile et naturelle du royaume de Siam et des révolutions qui ont bouleversé cet empire jusqu'en 1770*, Paris, Costard, 1771, 446 p.
- VICKERY, Michael & al., « A new Tamnan about Ayudhya », *Journal of the Siam Society*, n° 67, 1979, pp. 123-186.
- , « Pildown 3 – Further discussion of the Rām Khamheng Inscription », *JSS*, vol. 83, 1995, pp. 103-198.
- , *Cambodia and Its Neighbors in the 15th Century*, Asia Research Institute, Working Paper Series n°27, 2004, 71 p.
- VLIET, Jeremias van, *The Short History of the Kings of Siam*, Bangkok, Siam Society, 1975, 97 p.
- WHEATLEY, Paul, *The Golden Khersonese*, Kuala Lumpur, University of Malaya Press, 1961, 388 p.
- WINSTEDT, Richard O., *A History of Malaya*, Singapour, Royal Asiatic Society, 1935, 270 p.
- WONGTHET, Sujit, « Les Thaïs étaient ici », *Art et Culture*, numéro spécial Bangkok, 1985, 203 p.

2. Ouvrage en malais

ABDUL Halim Bashah, *Raja Campa & Dinasti Jembal Dalam Patani Besar*, Kota Baru, Perbadanan Muzium Negeri Kelantan, 1994, 199 p.

3. Ouvrages en siamois

ANAMAWAT, Thanom & alii, ถนอม อานามวัฒน์ และคณะ, *ประวัติศาสตร์ไทย ยุคก่อนประวัติศาสตร์ถึงสิ้นอยุธยา* มหาวิทยาลัยศรีนครินทรวิโรฒ กรุงเทพฯ ๒๕๒๘ [*Histoire du Siam des origines à la chute d'Ayudhya*], Bangkok, Presses de l'Université Sri Nakharithrairot, 1985, 332 p.

AYUWATTHANA, Thamrongsak ชำรงศักดิ์ อายวัฒน์, *ราชสกุลจักรวงศ์และราชสกุลสมเด็จพระเจ้าตากสินมหาราช* [*La dynastie Chakri et les descendants du roi Taksin*], บรรณ-กิจ เทรดดิ้ง กรุงเทพฯ ๒๕๑๕ ๒ เล่ม, Bangkok, Bannakit Trading, 1972, 2 vol.

DÉPARTEMENT DES BEAUX-ARTS, กรมศิลปากร, *คำให้การขุนหลวงหาวัด คำให้การชาวกรุงเก่า พระราชพงศาวดารกรุงศรีอยุธยาฉบับหลวงประเสริฐ* [*Témoignage des habitants de l'ancienne capitale, Témoignage du prince à la recherche d'un monastère et Chroniques royales d'Ayudhya dans la version dite de Luang Prasæf*], กรุงเทพฯ คลังวิทยา ๒๕๑๕ Bangkok, Khlang Witthaya, 1967.

Recueil des Inscriptions de Sukhoday, Bangkok, 1984 — *จารึกสมัยสุโขทัย* กรุงเทพฯ ๒๕๒๗.

เรื่องกฎหมายตราสามดวง [*Loi des Trois Sceaux*], กรุงเทพฯ ๒๕๓๑, Bangkok 1988.

HATTHA, Khrongchay, ครองชัย หัตถา, *ประวัติศาสตร์ปัตตานี* [*Histoire de Pattani*], กรุงเทพฯ มหาวิทยาลัยจุฬาลงกรณ์ ๒๕๕๑, Bangkok, Presses de l'Université Chulalongkorn, 2008.

PHANIT, Thammathat ธรรมทาส พานิช, *ตำนานพระแก้วมรกต ใน ประวัติศาสตร์ไชยา นครศรีธรรมราช* [*Le Dit du Bouddha d'Emeraude*] [*in*] [*Histoire de Chaya et de Nakhon Sri Thammarat*], ธรรมทานมูลนิธิ สุราษฎร์ธานี ๒๕๕๑, Suratthani, Fondation du Don du Dhamma, 1998.

PHONSABUT, Wilatwong, วิลาสวงค์ พงสะบุตร, *โชด็กราชเศรษฐี* ใน *สารานุกรมไทย* [*Chodækrachasetthi*] [*in*] [*Encyclopédie siamoise*] กรุงเทพฯ ราชบัณฑิตยสถาน ๒๕๔๓ เล่ม ๑๑ Bangkok, Académie royale de Thaïlande, 1980, volume XI.

PHUMISAK, Chit จิต ภูมิศักดิ์, *ภาษาและนิรุกติศาสตร์* [*Langue et Etymologie*] กรุงเทพฯ ดวงกมล ๒๕๑๒, Bangkok Duangkamon, 1969.

- , *สังคมไทยในลุ่มแม่น้ำเจ้าพระยาก่อนสมัยกรุงศรีอยุธยา [La société siamoise du bas bassin du Ménam Chao Phraya avant l'époque d'Ayudhya]*, กรุงเทพฯ ไม้งาม ๒๕๓๖, Bangkok, May Ngam, 1983.
- PIYACHAT, Chitsing, จิตรสิงห์ ปิยะชาติ *กบฏสมัยกรุงศรีอยุธยา [Révoltes à l'époque d'Ayudhya]*, กรุงเทพฯ ธิปชี่กรุ๊ป ๒๕๕๑, Bangkok, Gipsy Group, 2008.
- RACHANUPHAP, Prince Damrong, กรมพระยาดำรงราชานุภาพ, พระราชพงศาวดารฉบับพระราชหัตถเลขา [*Chroniques royales dans la version dite de la main du roi*], กรุงเทพฯ สยามบรรณาการ ๒๔๘๑ ๒ เล่ม, Bangkok, Sayam Bannakhan, 1938, 2 volumes.
- , *ไทยรบพม่า [Les guerres birmano-siamoises]*, กรุงเทพฯ คลังวิทยา ๒๕๒๒, Bangkok, Khlang Witthaya, 1977.
- SAKSUNG, Adison, อดิสร สักดิ์สูง, *พื้นฐานของอารยธรรมไทย [Bases de la culture thaïe]*, สงขลา มหาวิทยาลัยทักษิณ ๒๕๔๖ Songkhla, Université Thaksin, 2003.
- SUKPHANIT, Khachon จจร สุขพานิช, *ประวัติศาสตร์ไทย [Histoire thaïe]*, รวบรวมโดย วุทธิชัย มุลสิน [*Recueil de conférences*], MUKASIN Wuthichay (éd.), กรุงเทพฯ มหาวิทยาลัยศรีนครินทรวิโรฒ ๒๕๒๑, Bangkok, Université Sri Nakharin Wirot, 1978.
- THIPAKORAWONG MAHA KOSATHIBODI, Chao Phraya, เจ้าพระยาทิพากรวงศ์โกษาธิบดี, *จดหมายเหตุประมวงศกุลบุณนาค เรียบเรียงโดย พระยาจุฬาราชมนตรี (เซน) [Chronique des origines de la famille Bunnag compilée par Phraya Chulamontri (Sen)]*, กรุงเทพฯ ไม้ระมุสำนักพิมพ์ ๒๔๕๒, Bangkok 1920, s. e.
- WONGTHET, Sujit, สุจิตต์ วงษ์เทศ, *คนไทยอยู่ที่นี้ [Les Thaïs étaient ici]*, ศิลปวัฒนธรรม ฉบับพิเศษ [*Art et Culture, n° spécial*] กรุงเทพฯ สำนักพิมพ์มติชน ๒๕๒๗, Bangkok, Matichon, 1985.